

Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche

I. Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche. 1886-07-31.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT

A. PÉRIER

SECRÉTAIRE

AUGUSTE MARCADE

Paris — 26, rue Drouot — Paris

SOMMAIRE DU SUPPLÉMENT

| | |
|---------------------|---------------------------|
| ANDRÉ THEURIET. | Les Sapins. |
| | Contes intimes. |
| CARAN D'ACHE. | Culotte neuve. |
| | Fantaisie illustrée. |
| GEORGE MOORE. | Lettres sur l'Irlande. |
| | Dublin. |
| CHARLES MONSELET. | Un jour à Avignon. |
| | Souvenirs littéraires. |
| PIERRE DECOURCELLE. | L'Estafette. |
| | Nouvelle. |
| F. DU BOISGOBEY. | Autour du Monde. |
| | Les îles Chausey. |
| AUGUSTE MARCADE. | A travers les Revues. |
| | Finances : La Financière. |

CONTES INTIMES

LES SAPINS

Par ces jours caniculaires, en voyant les externes d'un lycée sortir, hâves, épuisés, languissants — et cependant l'œil émerillonné par l'espoir des vacances prochaines, je me suis rappelé le temps où, au fond d'un collège communal, j'achevais ma seconde sous la double férule des frères Dordelu. — J'ai tout à coup revu la classe aux murs blanchis à la chaux, avec ses deux fenêtres donnant l'une sur la cour, l'autre sur la rue, et ses volets mi-clos à travers lesquels un oblique rayon de soleil faisait danser des poussières dorées dans l'atmosphère surchauffée. Ce rais lumineux traversait la pièce comme une flèche, laissant le reste de la salle plongé dans une ombre bleue où l'on distinguait les tables tailladées de coups de canif, les figures somnolentes des élèves, et la tête hirsute du professeur, émergent de la chaire entre deux piles de livres. — Il me semblait encore entendre, dans la lourde touffeur de l'après-midi de juillet, le monotone bourdonnement des mouches, mêlé à la voix chantante de Dordelu l'antique, nous expliquant la première Olympe.

On l'avait surnommé l'antique, pour le distinguer de son frère cadet, Dordelu le jeune, qui professait les mathématiques. Ce dernier était un pince-nez, froid et implacable, auquel je dois les plus désagréables émotions de mon adolescence. La géométrie n'était pas mon fort ; il le savait et ne me le pardonnait pas. Aussi, le mercredi, jour où avait lieu sa classe, ne manquait-il pas de m'appeler au tableau pour démontrer l'égalité des triangles ou les propriétés des angles alternes. J'avais froid dans le dos en prenant la craie et l'éponge ; j'essayais consciencieusement le tableau noir, je traçais lentement la figure pour gagner du temps ; puis j'entamais péniblement ma démonstration, je m'y embrouillais, les lettres dansaient devant mes yeux, et tout à coup j'étais interrompu par une voix ironique : — Très bien !... Vous n'en savez pas un mot... Vous passerez votre jeudi dans la maison de campagne d'à côté... A un autre !.

La maison de campagne était une salle voisine où l'on faisait les conignes, et cette invariable plaisanterie m'irritait encore plus que la retenue elle-même.

Dordelu l'antique était, lui, de meilleure composition. Bavaard très expansif, il émailait son cours de digressions qui duraient des heures et pendant lesquelles les leçons étaient complètement oubliées. Il aimait à parler de ses souvenirs d'enfance, de ses affaires privées, de ses vignes et des plantations qu'il entreprenait sur un terrain qu'il possédait à la lisière de la forêt domaniale. Nous connaissions sa marotte et nous en abusions. Nous nous donnions le mot, quand la leçon n'était pas sue, pour le lancer dans d'interminables divagations. Il avait l'imagination féconde, et une fois parti, il ne tarissait plus. Il y avait surtout un certain récit de l'invasion de 1815 et une fabuleuse bataille de Saint-Dié qui nous mettaient en joie. Cette bataille, à laquelle il prétendait avoir assisté, prenait des proportions épiques ; chaque fois qu'il la racontait, les épisodes variaient et devenaient plus merveilleux. Un jour, il embellit sa narration d'aventures tellement prodigieuses que mon camarade Herbillon et moi nous eûmes l'audace de le traiter de « blaqueur ».

Le bonhomme s'arrêta court, très vexé... Il rougit, puis se souvint qu'après tout il était le professeur et devait se faire respecter.

Ah ! je suis un blaqueur, nous dit-il d'un ton sec, eh bien ! assez blaqué !... Réécitez-moi votre leçon !

C'était la première ode d'Horace :

Mœnas, atavis edito regibus...

Nous n'en savions, ni l'un ni l'autre, un traitre mot.

Vous garderez tous deux les arrêts, demain jeudi, continua Dordelu l'antique, et vous me copierez l'ode vingt fois pour vous la mettre en mémoire.

Nous ne l'avions pas volé et nous courbâmes la tête. Nous étions moins vexés, au fond, de cette consigne, que d'avoir interrompu maladroitement le récit de la bataille, et, à la fin de la classe, nous convînmes d'aller présenter nos excuses au professeur. Cela le radoucit et, comme il était bon homme, il nous dit en passant sa main sur sa barbe de huit jours :

— Tout bien réfléchi, il est malsain de claquer sur de grands garçons toute une journée, et j'ai résolu de commuer votre peine... Au lieu de vous rendre aux arrêts, vous viendrez avec moi et

vous m'aidez à planter dans mon terrain trois cents plants de sapin qui ne peuvent plus attendre...

Nous acceptâmes naturellement avec joie cette commutation de peine, et le lendemain, à midi, nous grimpons la Chalade de Vél en compagnie de Dordelu l'antique.

Le terrain s'étendait en carré long sur le versant du plateau, entre les bois et le chemin communal. — C'était une friche inculte où se tordaient çà et là quelques grêles bouleaux et deux ou trois cerisiers. Une herbe courte et moussue la recouvrait ; il n'y poussait guère que des anémones pulsatilles à Pâques et des prunelles à l'automne. On conçoit que M. Dordelu, esprit pratique en dépit de ses habiletés, avait le désir d'utiliser ce terrain improductif en y plantant la seule essence qui y pût croître et se développer : — le sapin. — M. Dordelu, qui était fêré de sylvestre, prétendait que le sapin se plantait dans les terres de médiocre qualité, mêlées de pierre et d'argile ; et puis il aimait cet arbre qui lui rappelait son pays vosgien et il rêvait de transformer sa friche en une sapinière fraîche et verte, où il entendrait plus tard la musique du vent dans les branches.

Il avait fait venir de Saint-Dié trois cents jeunes plants d'épicéa, hauts d'un pied à peine et qui se trouvaient pour le moment couchés l'un près de l'autre dans une étroite tranchée tapissée de terre et de mousse. Une centaine de trous étaient déjà creusés, dans la friche, à une distance raisonnable les uns des autres.

— Je vais, nous dit-il, continuer à creuser des trous ; quant à vous, vous allez dépiquer les plants un à un, vous les placerez bien droit dans chaque trou que vous couvrirez ensuite de bonne terre... Est-ce compris ?... Et maintenant, mes camarades, à la besogne !.

Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage !

Il faisait un joli temps de printemps, ni trop chaud ni trop frais. Les nuages blancs couraient dans le ciel clair promenaient sur la plaine de légères ombres aux fantaisies découpées. À la lisière du bois, les cerisiers sauvages et les bourdaines fleurissaient et l'allégre sifflet des merles nous donnait du cœur à l'ouvrage. De temps à autre, en relevant la tête, nous apercevions la plaine onduleuse, déroulant jusqu'à l'horizon ses blés verts, ses luzernes plus foncées et ses champs de colza d'un jaune éclatant ; puis, tout au loin, un clocher de village, émergent d'un pli de terrain et pointant son aiguille vers les nuages où planaient des alouettes. A cent mètres en avant, M. Dordelu, en bras de chemise, coiffé d'un vaste chapeau de paille, une pioche à la main, continuait de creuser ses trous. En se baissant et en se relevant, il profilait sur la surface grise de la friche une silhouette très mouvementée : il avait l'air d'un gros oiseau blanc trop lourd, essayant à chaque instant de prendre l'essor et retombant toujours sur le sol.

À ce début, cette façon de garder les arrêts ne nous déplut pas trop. La nouveauté de la besogne, le grand air, l'odeur aromatique des jeunes sapins, le gazouillement des oiseaux nous raillaient et nous tenaient en haleine. Pourtant, quand nous eûmes enterré une trentaine de plants, nous commençâmes à avoir chaud et à sentir un peu de courbature. Insensiblement notre conversation languit et nous travaillâmes en silence, machinalement, maussadement, comme des serfs à la glèbe.

— Dis donc, ça t'amuse, toi ? me demanda tout à coup Herbillon en s'es-suyant les tempes.

— Moi ? non... Je suis fourbu...

— Moi, je crève de soif et il n'y a rien à boire.

— Cet animal de Dordelu aurait bien pu nous offrir une bouteille de son vin gris.

— Lui ? il est bien trop grigou !... Il savait ce qu'il faisait quand il nous dispensait des arrêts... Il s'économisait une journée de manœuvres.

Il abuse de nous !

— Ça crève vengeance, reprit Herbillon. — En même temps une leur maligne passa dans ses yeux bleus. — Sais-tu ? il faut lui jouer un tour... Plantons-lui ses sapins la tête en bas !... Ce sera une bonne farce.

L'idée était diaboliquement perverse. Mais quoi ? L'écolier, comme dit La Fontaine, est une « maudite engeance », et l'invention nous parut admirable. Nous enterrâmes donc, sans le moindre scrupule, les sapins la tige en bas et la racine en l'air ; — et le plaisir que nous eûmes à exécuter ce méchant tour nous fit oublier notre fatigue. — Pendant ce temps, Dordelu l'antique, à cent mètres en avant, creusait toujours ses trous, sans se douter de la singulière posture que nous donnions à ses sapins. Quand nous en eûmes plantés deux cents environ en déclamant railleusement :

Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage !

nous entendîmes quatre heures sonner au lointain clocher du village de Vél et nous allâmes rejoindre Dordelu, à l'extrémité opposée du terrain.

— Il est quatre heures, m'sieu, insinua Herbillon.

— Ha ! ha ! dit le professeur, tout est-il planté ?

— Presque tout, m'sieu, mais il est l'heure de rentrer chez nous.

Dordelu se retourna vers la plantation, mit sa main en abat-jour sur ses yeux et étudia le terrain. Heureusement il était myope ; il vit vaguement des rangées d'arbustes alignés en quinconces, et sans se livrer à un plus minutieux examen :

— Allons, fit-il, vous avez bien travaillé ; vous pouvez partir, messieurs !

Nous n'attendîmes pas qu'il nous le répât et nous décampâmes lestement ; puis, quand nous fûmes hors d'atteinte, nous nous arrêtâmes pour nous livrer à une danse de sauvages, en songeant au bon tour que nous venions de jouer, et

à la tête de Dordelu lorsqu'il verrait ses deux cents sapins, les racines en l'air.

Mais le lendemain il fallut reparaitre au collège. La nuit avait calmé notre effervescence et nous étions passablement inquiets. Quand nous entrâmes dans la classe, une « aimable pâleur » était peinte sur notre visage. Dordelu l'antique était déjà en chaire, il nous vit prendre nos places et ne sourcilla pas.

— Il ne s'est peut-être aperçu de rien ? chuchota Herbillon.

Pendant toute la durée de la leçon, le professeur resta grave, digne, impassible et procéda, sans la moindre digression, à l'explication des auteurs ; mais lorsque dix heures sonnèrent, et au moment où nous allions sortir :

— Messieurs Claude et Herbi o n, dit-il, restez, j'ai à vous parler.

Nous obéîmes en nous lançant un regard anxieux. Les autres étaient partis. Dordelu coiffa son chapeau, descendit de sa chaire et nous empoigna vigoureusement chacun par une main :

— Drôles ! grommela-t-il entre ses dents, nous allons, s'il vous plaît, monter jusqu'à mon terrain !

Sans nous lâcher et sans ajouter un mot, il nous entraîna dehors. Il avait la poigne solide, Dordelu ! et nos mains étaient serrées comme dans un étau. Pas moyen de filer. D'ailleurs, nous étions si ahuris que nous n'y pensions même pas. Nous montâmes vivement la Chalade de Vél, lui nous tenant toujours et ne desserrant pas les lèvres ; nous, mélancoliques, nous demandant in petto comment tout cela finirait et quel supplice il méditait de nous infliger...

Nous atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au cheveu desquelles pendaient encore des fragments de terre sèche.

Voilà votre œuvre, bandits ! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis d'un ton grave et pénétré, il reprit :

— Messieurs, si vous ne respectez pas votre professeur, vous devriez au moins avoir le respect des arbres !... Savez-vous ce que c'est qu'un arbre ?... C'est un être vivant comme vous et moi. C'est la joie de la terre, à laquelle il donne l'eau des sources qui l'arrosent et l'humus qui la féconde ; c'est la santé de l'air que sa verdure purifie... Un bel arbre, c'est une fête pour les yeux, et des milliers d'arbres, cela fait la forêt, le manoir de la terre, cette richesse d'une nation !... Un pays qui n'a plus de forêts, est un pays fini !... Un arbre, mais c'est la charpente de votre maison, c'est le mât des vaisseaux, c'est la chaleur de votre foyer qui vous donne un soleil en plein hiver !... Celui qui plante un arbre est un bienfaiteur de l'humanité ; celui qui en détruit un inutilement est un criminel... Et maintenant, jugez-vous vous-mêmes ! Dans vingt ans, ces deux cents jeunes plants que vous avez assassinés, seraient grands et beaux ; ils auraient été la gaieté de cette friche inculte, ils auraient rendu de précieux services à nos enfants et à nous-mêmes... Et pour satisfaire une espérance d'écolier, vous avez supprimé deux cents arbres, vous avez deux cents meurtres sur la conscience ! Songez-y !... Ce sera votre punition ; maintenant, allez !.

Et en même temps, au moment où nous y pensions le moins, et pour mieux graver sans doute son discours dans notre esprit, il nous allongea au bas du dos deux formidables coups de pied qui nous firent dégringoler, tout penauds, sur le chemin communal.

Je ne sais quel effet produisit cette harangue sur mon camarade ; quant à moi, elle me toucha doublement. Ce fut mon chemin de Damas, et depuis lors j'ai eu le respect des arbres.

André Theuriot.

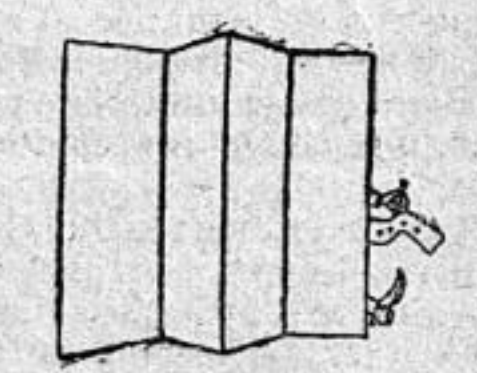
CULOTTE NEUVE !



La culotte de monsieur !



Voyons !



Essayons !



Pas mal !



Bien !



Très bien !



Voyons l'effet à cheval !



En route pour le bois !



Bonjour !



Adieu !



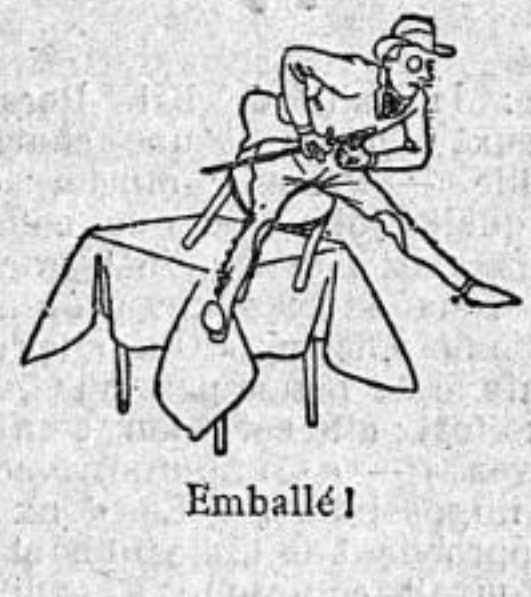
Un temps de trot !



Un bout de causette !



Au galop !



Emballé !



Désarçonné !



!!!



MORALITÉ !

Caran d'Ache.

Lettres sur l'Irlande

DE
GEORGE MOORE

Le monde entier a les yeux fixés sur l'Irlande. Sur tous les points du globe on se demande quelle sera l'issue du débat pendant entre elle et l'Angleterre. Notre pays, entre tous, s'intéresse passionnément au sort de l'Ile-Sauvée, et affirme ses sympathies en lisant avec avidité tout ce qui s'imprime à son sujet. Ce ne sont, hélas ! le plus souvent, que des compilations qu'on lui sert, et il doit bien s'en contenter, faute de mieux.

Nous avons tenu à ce que nos lecteurs fussent renseignés de première main et nous nous sommes adressés pour cela à M. George Moore, un des romanciers les plus en vue de l'Angleterre. Nul dans le Royaume-Uni ne pouvait mieux décrire dans un journal français la situation faite à l'Irlande. Il a vécu quelque temps à Paris, dans sa jeunesse. Son père, George Henry Moore, fut pendant dix-huit ans, à la chambre des Communes, le champion de son autonomie, bien avant M. Parnell ; il a hérité de son père, dans l'Ouest de l'Irlande, des propriétés, largement hypothéquées, du reste.

Les lettres que M. George Moore a écrites spécialement pour le Figaro ont été mises en français par M. Rabbe, l'élegant traducteur de Shelley. Elles ne ressemblent à rien de ce qui a paru jusqu'à ce jour dans la presse française. On sent, à l'apprêt du récit et à sa poignante tristesse, qu'il a été inspiré par le plus ardent et le plus inconsolable patriotisme.

DUBLIN

I

Voici Dorkey, un faubourg de Dublin. De la hauteur où je suis, j'aperçois la mer semblable à une coupe d'eau bleue. Elle s'étend à deux cents pieds au-dessus de moi : on dirait une grande glace unie ; elle est couchée sous le ciel bleu, aussi calme, aussi mystérieusement silencieuse que le miroir d'un enchanteur où l'on peut lire les secrets de l'avenir. Elle a vraiment la forme d'une coupe ; des montagnes bleues l'enserrent de chaque côté, et elle se soulève amoureusement jusqu'aux lèvres de la plage. Les montagnes du Nord, qui rappellent celles de Turner, avec leurs innombrables aspects, perspectives brumeuses qui flottent au loin dans une délicatesse grisaille, ou larges et tranchantes découpures se dessinant brutalement dans la clarté du soleil, ressemblent aux bras armés d'un chevalier qui se penche sur une sirène flottante, dont il voudrait retenir la fuite pour en obtenir encore une heure d'amour. J'entends quelque murmure de la mer ; elle chante à la plage aussi doucement qu'une tourterelle à sa compagne ; j'aperçois les voiles blanches qui se détachent sur le fond gris du ciel, et dans les lointains de l'horizon fuyant d'autres voiles apparaissent et disparaissent, plus légères que les larges ailes de la mouette qui plane et plonge, tantôt à quelques pieds seulement de la pointe du rocher, tantôt à cent pieds

entre le rocher et la mer. Ma pensée se reporte involontairement à la baie de Naples que je n'ai jamais vue ; mais assurément, quoiqu'elle soit le dernier mot de la beauté de la nature et qu'au delà l'imagination ne rêve rien, elle n'est pas plus belle que celle que j'ai sous les yeux !

Je suis à deux cents pieds au-dessus de la mer rayée de pourpre et de violet ; et sur ma tête des rochers s'élèvent et surplombent. De chaque côté, les montagnes pressent de leurs bras voluptueux la mer voluptueuse, et les hauteurs au-dessus de moi sont parsemées de villas perchées sur le roc comme des oiseaux. Ça et là, on aperçoit un bouquet d'arbres ; ici, une bande de pelouse verdoyante, où les robes blanches des jeunes filles jouant au tennis flottent en tous sens. D'une villa à une autre la route blanche serpente, semblable à un fil qui conduit à travers les détours d'un labyrinthe, tantôt elle se perd dans un enchevêtrement de rocs ; tantôt elle s'évanouit à la vue dans l'ombre épaisse et longue d'un bois de pins ; tantôt elle se suspend, on ne sait comment, au flanc même des rochers. De la hauteur d'où je plonge, je puis voir s'étendre dans les espaces du ciel bleu la bruyère sauvage qui couronne le front de la montagne.

Dans l'exquise limpidité du jour chaque détail est visible ; et mon œil glissant du sommet des hauteurs jusqu'aux profondeurs de la plage, je puis apercevoir des femmes en long costume noir de bain se cramponnant à la grève : elles sont si loin qu'elles paraissent comme des mouches ; de l'autre côté, les chairs nues de quelques enfants étincellent dans un rayon de soleil ; ils s'accrochent aux flancs noirs d'un bateau ; l'un d'eux sur la proue ramène ses mains jointes au-dessus de sa tête et disparaît dans la pourpre des vagues. Sur la terrasse, un gros homme, le type de la prospérité commerciale (c'est un distillateur), est debout, sa famille autour de lui, jouissant avec une délicate paresse de cette après-midi d'été. Puis on entend le grondement d'un train ; le sifflement strident déchire l'air et est répété en bas par les échos des plus lointains rochers de cette étrange montagne. L'œil suit la fumée blanche sur un pont ; puis le train se perd sous un tunnel ; voilà qu'il reparait, et tournant et se tordant, se faufile comme un lapin à travers les rochers.

Il n'y a pas de ville qui ait de plus beaux environs que Dublin. En voyant Dorkey, on songe à Monte Carlo, ou mieux encore aux jardins suspendus de Babylone. En tout cas, on ne peut s'empêcher de rêver de balustrades de marbre, de fontaines vives, de yachts innombrables, de cours d'honneur, de jardins somptueux ; mais, hélas ! l'œil ne rencontre que quelques villas délabrées. Leurs murs blancs étincellent au soleil et font illusion ; mais, si vous approchez, vous ne trouvez depuis la porte d'entrée qu'une écorce peinte et des jardins en ruines. — Et dans quelle stagnation languit la vie ! Les habitants des villas sont pour la plupart des propriétaires réduits par les circonstances à fermer leurs maisons et à venir ici faire des économies ; ou plutôt, ils appartiennent à la seconde classe de propriétaires : les veuves vivant sur le douaire qui leur est payé par leur aîné, et les créanciers hypothécaires, sur l'argent placé par eux ou leurs ancêtres sur la terre. Car en Irlande il n'y a que la terre. A l'exception de quelques distillateurs et brasseurs de Dublin, qui vivent de l'ivresse du peuple, il n'y a d'autre voie en Irlande pour obtenir de l'argent que le paysan. L'axiome socialiste que le capital n'est qu'une valeur inutile, les labours du travailleur restant impayés, se trouve perdu de vue dans la multiplicité des chemins de traverse que suit l'argent avant de tomber dans la poche des riches ; mais en Irlande le passage direct et brutal de l'argent des mains caillouteuses du paysan dans les mains délicates du propriétaire sent terriblement le servage. En Angleterre, le propriétaire bâtit et entretient sa ferme. En Irlande, il ne fait rien, absolument rien. Il abandonne au paysan la terre nue, envoie son agent recueillir la moitié du rapport annuel ; en un mot, il laisse le paysan l'entretenir dans l'aisance et le luxe. — Je suis un propriétaire irlandais ; j'ai fait ainsi, je fais ainsi, et continuerai de faire ainsi ; car il m'est aussi impossible qu'au reste de ma classe de faire autrement ; mais cela ne m'empêche pas de reconnaître ce fait, que c'est un système usé, qu'il n'est plus tenable au dix-neuvième siècle, et qu'il doit succomber. — En Irlande, chaque poulet mangé, chaque verre de champagne bu, chaque robe de soie traînée dans la rue, chaque rose portée au bal vient directement de la masure du paysan. Il y a quelques années, ce tribut (car la rente en Irlande est un tribut et rien autre) était accepté sans étonnement, sans arrière-pensée, absolument comme d'autres âges le monde acceptait l'esclavage ou la féodalité.

Mais soudainement, oui, tout à fait soudainement, les écailles sont tombées des yeux du peuple, et le peuple a résolu de se débarrasser de cette plaie ; et cette plaie, qui auparavant n'était visible que pour un petit nombre, qui encore n'en admettait l'existence que dans les plus pauvres districts, cette plaie est aujourd'hui visible à tous les yeux, aperçue de toutes parts, dans le cœur de la cité, comme dans son plus élégant faubourg. C'est comme si un voile avait été tiré, mettant à nu les pustules qui couvrent la chair de l'Irlande.

Vous voyez d'ici cet homme assez mal élevé, dans un costume râpé, fumant une pipe noircie au bout de la terrasse envahie par les mauvaises herbes de la villa délabrée qu'il a louée pour la saison. Il cause avec sa fille, une jeune fille à l'air triste, habillée d'une blouse de cachemire rouge déchirée boutonnée derrière le dos. Elle lui raconte qu'il lui

faut un nouveau costume pour aller à quelque partie de tennis dans la voisinage. Lui gronde et pense qu'elle fait beaucoup mieux de ne plus accepter de partie de tennis cette année. — Voulait donc, lui repart-elle, qu'elle reste vieille fille ? On ne fait rien pour lui donner quelque chance de trouver un mari ; on ne lui permet aucune partie ; on n'invite pas un jeune homme à la maison. — Finalement, il tire de sa poche un rouleau de billets noirs et grasseux, billets aux bords usés, billets coupés en deux puis recollés, billets qui sentent la fumée des masures, la sueur des champs, billets sur lesquels on a craché dans les foires pour porter bonheur, billets qui sont un abrégé des souffrances du paysan dans l'ouest de l'Irlande.

La jeune fille s'en va en sautant avec trois ou quatre de ces billets acheter un costume, rêver d'un mari qu'elle n'obtiendra jamais ; et l'homme retombe dans ses idées noires, songeant à la Ligue agraire, à la possibilité de tirer de ses tenanciers en automne ce qu'il lui refuse de payer au printemps ; et moi, rêvant aux banknotes, à la jeune fille à la chasse d'un mari, au propriétaire appauvri, à la villa tombant en ruines, je suis dans tout cela, comme sur l'épave d'une tombe, l'histoire d'une civilisation près de s'évanouir ; puis mes pensées retournant au beau paysage, avec ses rochers déchiquetés pleins d'éclairs et d'ombres, ses morceaux de route blanche, et l'étrange chemin de fer suspendu comme par enchantement au-dessus de la baie bleue, d'un bleu rayé de vert et de pourpre, et les montagnes violettes se détachant à travers les nuages argentés, je songeai à Paris, à ce que Paris ferait, s'il était à quelques milles d'un si beau panorama. Paris chanterait dans cette baie... Paris danserait sur ces terrasses !

Colonnes et palais, balustrades, arches et coupes étendues de hauteur en hauteur les enchantements de leur architecture. Les eaux sombres et calmes de la baie tressailleraient sous des flots de lumière, deviendraient un rêve flottant : des feux d'artifice s'élanceraient des creux abrupts de la noire colline et rempliraient les cieux d'allégresse. Les donations du champagne, les cris des danseurs, et les rugissements des cors de chasse retentiraient à travers les flancs sonores de la montagne. Et tout en rêvant à ma France irlandaise, je prête l'oreille aux sons monotones d'un orgue à cylindre disloqué, et je regarde le pauvre diable d'Italien tournant la manivelle, et sachant bien que personne ici, excepté peut-être le distillateur, n'est assez riche pour lui jeter un penny.

Voilà les monts Wicklow. Jetés autour de Dublin comme une écharpe bleue, ils sont comme des notes éclatantes de joie dans la terne monotonie des pâles rues sombres. Le caractère de Dublin est dans l'absence de tout trait caractéristique. Dublin n'est ni laid, ni joli, ni moderne, ni ancien ; mais toutes ces qualifications peuvent lui être appliquées, dans le même sens qu'à une boutique d'habits d'occasion. Oui, Dublin me rappelle une friperie, où robes de bal, complets de cérémonie, pantalons du matin, costumes d'amazonne, bottes wellington, manèges de dentelle sont à vendre ou à louer. Rien n'y semble appartenir en propre à personne, et il semble que tout le monde ait porté chacun de ces vêtements un jour ou l'autre. Les rues y sont toutes bâties de briques brun-pâle, un brun-pâle qui peut se qualifier de pauvre, mais honnête couleur. Elles ne sont pas bâties au hasard, improvisées comme à Londres, mais artificiellement disposées en carrés et en lignes monotones, comme une ville qu'un enfant fatigué pourrait dessiner avec une boîte de briques. On y rencontre aucune surprise architecturale, comme dans d'autres villes ; aucune de ces allées où de ces cours curieuses, grouillant d'une vie étrange, pittoresque et énigmatique, comme à Londres ; aucun de ces emplacements singuliers qui se font jour à travers les entassements de brique, quelquefois s'élargissant en cours, où boutiques de poissons frites, boutiques de charbon, boutiques de ferrailles rouillées et de vieux papiers s'effondrent l'une sur l'autre dans une étourdissante confusion, quelquefois se retirant en passages étroits qui ne laissent voir du ciel que la largeur de la main, et où des bandes de petits enfants dansent joyeusement aux sons d'un orgue ami. Vous n'y trouverez pas non plus d'escaliers montant d'une rue à une

autre comme à Paris. Dublin a l'air d'une aquarelle dessinée par une vieille gouvernante.

Nous sommes pauvres, mais honnêtes, crient bien haut les maisons ; et dans leur élégance surannée, elles semblent s'incliner à faire des courbettes comme des dames qui ont vu de meilleurs temps. D'autres voudraient se donner des airs fashionables, et s'étaient à la manière d'une cocotte entre deux âges dans une ville de province. Des caisses de fleurs pourrissent sur les fenêtres, des stores roses déchirés, des grilles rouillées, des cours exhalant l'odeur nauséabonde des fosses aux ordures non vidées ; ajoutez à cela le vacarme de cent pianos ; imaginez une société de prétendants mal élevés à la chasse des jeunes filles à marier, composée de quelques avocats et de clercs de toutes les brasseries ; faites tourner tout cela en rond aux accents d'une valse, de quatre heures après midi jusqu'à quatre heures du matin, avec un intervalle seulement de trois heures pour le dîner, et vous aurez réalisé l'aspect extérieur de la société de Dublin. La conversation suivante que j'ai surprise dans un salon à la mode donnera une idée de la culture générale et du ton d'esprit normal des jeunes filles de Dublin.

Scène : la salle de bal. Personnes : deux officiers et une charmante jeune fille. — Premier officier : « Sur ma foi, quelle jolie fille que celle avec qui vous avez dansé ! C'est une vraie Junon. Vous devriez me présenter. » — Deuxième officier : « Oui, elle a bon air ; mais je ne pense pas qu'elle vous intéresse fort ; elle est bien commune, vous savez. » — « Commune, avec cette figure ? impossible. » — Les deux hommes s'approchent de la beauté, et celui qui la trouvait commune s'esquive, la laissant avec celui qui l'estime divine. Je prêtai anxieusement l'oreille pour savoir à quoi aboutirait cette acointance si heureusement commencée. Dominé par l'émotion, l'amoureux cherche ses paroles. Commencera-t-il par lui parler du temps, ou de l'excellence du parquet, importante question ! Enfin, la demoiselle rompt le silence, et pendant que son admirateur est toujours en train d'accoucher d'une introduction en matière, après l'avoir examiné des pieds à la tête : « Ah ! capitaine, dit-elle, quel petit pied vous avez ! »

Les sombres et tristes rues de Dublin possèdent deux parcs : Green et Merrion Square. Le premier, qu'on a dernièrement tiré de son état de véritable jungle indienne, et décoré de monticules, de ponts et d'étangs, offert à la cité par la noblesse riche, ressemble, dans l'état actuel, à une cour de récréation d'école arrangée pour une assemblée d'enfants de charité ; l'autre fleurit toujours dans tout son ancien délabrement. Il continue à donner à la ville cette apparence de friperie qui caractérise si bien Dublin. Des grilles de fer rouillées, des arbres décrépits, et quelques lamentables joueurs de tennis ; dans le profond creux des chemins, on aperçoit une ou deux voitures décolorées, ce singulier véhicule qui défie la description, deux roues avec des bancs suspendus de chaque côté, par-dessus lesquels vous seriez certainement jetés, si vous ne vous y cramponniez pas de toutes vos forces.

A chaque porte de Merrion Square il y a une plaque de cuivre. Il y a plus de docteurs en droit, d'hommes de loi et de juges à Dublin que dans aucune autre cité du monde. Dublin est une ville de fonctionnaires. Tous les hommes portent le ruban rouge du Château à leur boutonnière, et l'on trouverait plus d'une femme qui s'en font des jarretières. Personne ne lit, personne ne pense. Pour être considéré comme un homme à la mode dans la société de Dublin, il suffit d'avoir vu une pièce ou deux à Londres avant qu'elles soient vieilles de six mois, et de maudire la Ligue agraire. Dans le *high-life* de Dublin, j'ai rencontré des jeunes gens qui n'avaient jamais lu la *Foire aux Vanités* de Thackeray, des jeunes filles qui n'avaient jamais entendu parler de Léonard de Vinci ; j'ai rencontré un *clubman* qui me crut, lorsque je lui dis que Richard Wagner était un grand éleveur de bêtes à cornes. Dublin est dans un état de barbarie, et, ce qui est pire encore, à l'état rétrograde.

(A suivre.)

George Moore.

UN JOUR A AVIGNON

J'étais à Avignon le 23 mai dernier. Je m'y étais arrêté en revenant de Nice, pour souhaiter le bonjour à une nichée de poètes, mes amis ; car Avignon est par excellence la ville des poètes depuis qu'elle a cessé d'être la ville des Papes ; — le carillon de ses rimes s'est ajouté au carillon de ses églises ; ses félibres, ces dignes continuateurs des troubadours, remplissent l'univers de leurs chansons plus provençales que jamais. Mais voyez la fatalité ! Mes amis s'étaient tous envolés vers Gap, où l'on fêtait la Sainte-Estelle. J'aurais compris plutôt l'Estelle de Florian. Enfin, ils étaient tous partis, — en chantant, bien entendu, — laissant Avignon déserte et silencieuse, et il n'en restait plus un seul, ni Roumanille, ni Mistral, ni Félix Gras. Je me trompe : il restait, caché au centre d'un réseau de petites rues étroites, le doux, le timide, l'affectueux Tédor Aubanel, dont la vieille imprimerie s'abrite sous un écusson aux armes papales. J'étais certain de le trouver au logis ; une convalescence qui avait duré assez longtemps, et qui durait encore, m'y garantissait sa présence. Aussi, quand je heurtai à son huis, me fut-il répondu par le pas et bientôt par les coiffes d'une servante. Je crus avoir pénétré chez le David Séchard de Balzac ; tout y disait la légende d'une imprimerie de province, les affiches judiciaires collées aux murs, les livres d'éducation en nombre, les grammaires et les catéchismes approuvés par Mgr l'archevêque, la *Civilité puérile et honnête*, en caractères macabres, la *Bibliothèque bleue*, l'Almanach du département avec le tableau des foires et des marchés, le *Géographe* de l'abbé Gaultier, l'histoire de France de Le Ragois, orné d'un portrait et d'un distique pour chaque roi — et toute cette menuiserie qui accompagne cette menuiserie : les cahiers rayés, les Exercices, les Corrigés, les transparents, les écritures de liège, les sables de couleurs, les cornets de pains à cacheter, les paquets de plumes d'oie, les pelotons de ficelle et même les billes à jouer. Tout cela sentant le renfermé, l'usé, le moisi.

— Té, Monselet ! fit une voix qui était celle de Tédor Aubanel.

Et, dans l'effusion qui suivit notre bonne accolade, il m'entraîna dans son cabinet de travail du premier étage. Figurez-vous un petit homme d'aspect guilleret, entièrement chauve, ayant quelque chose du profil de Socrate. Ce que fut notre entretien, on le devine ; on parle du bavardage des femmes, mais qu'est-ce auprès de celui des poètes ? Aubanel me communiqua ses derniers vers ; son bagage, pour peu considérable qu'il soit, est connu de tous les amateurs ; il se compose de trois ou quatre volumes : *La Mougane entre-dubert* (la *Grenade entrouverte*), les *Filles d'Avignon*, le *Livre d'Amour*, etc., etc. Théophile Gautier, dans son *Étude sur la Poésie depuis 1830*, qui sera un répertoire éternellement consulté, a consacré un paragraphe à la renaissance provençale, et dans ce paragraphe, une phrase à l'adresse de Tédor Aubanel. Voici ce qu'il en dit : « Après de Mistral, il est juste de placer l'auteur de la *Grenade entrouverte* ; ses vers ont la fraîcheur vermeille des rubis que laisse voir en se séparant la blonde écorce de ce fruit éminemment méridional. »

En dehors de ces volumes réimprimés plusieurs fois, mentionnons aussi quelques pièces de petite dimension qui ont été converties en plaquettes. Au nombre de celles-ci, mes regards s'attachèrent à une fantaisie ayant pour titre : *A-n-uno Veniciano* et commençant ainsi :

Dempiti lon vespre que l'ai visto,
Moun cor brulo et moun ane es tristo.
O Léonard ! O Jean Bellin !
L'enfant es de vosto famiho...

Ces vers tranchent tellement, par le choix du paysage et par le mouvement, sur la manière générale des félibres, qu'après les avoir lus plusieurs fois je ne pus résister au désir de demander à Aubanel la permission d'essayer de les traduire en français.

Ai-je dit que cette scène avait pour cadre une belle journée de dimanche, un ciel bleu, un horizon de vapeurs collines commandées par le superbe mont Ventoux ? Ce que voyant, et la douceur de la température permettant la promenade

à deux convalescents comme nous, nous sortîmes et traversâmes la place Crillon à l'heure où la population y afflue. La place Crillon est une des places les plus gaies de province avec ses cafés populaires, son théâtre et son beffroi où, depuis des siècles, Jacquemart offre un bouquet fané à sa femme, — délicieux bijou architectural qui appelle le grand jour et le grand air, et que la municipalité a trouvé ingénieux d'enfermer dans quatre murs. Après avoir dépassé la place Crillon, nous descendîmes vers le pont coupé, ce célèbre pont tout retenant encore de la ronde enfantine. Les beaux messieurs font comme ça... les belles dames font comme ça... Et nous nous trouvâmes insensiblement dans l'île de la Barthelasse.

De tous les paysages que baigne le Rhône aux flots plus fougueux que caressants, l'île de la Barthelasse est celui qui m'attire le mieux. De sa rive enclose de grands roseaux toujours frissonnants, et qui sert d'escalade aux bateaux à vapeur, on embrasse la ville d'Avignon dans toute sa splendeur, depuis son rocher fleuri des Doms, son château formidable aux belles teintes dorées, jusqu'à sa ceinture de remparts plus coquets qu'imposants, et dont les portes apparaissent de distance en distance comme des nœuds de pierre. L'île de la Barthelasse, qui a le sans-façon d'une Asnières, est consacrée toute l'année à des fêtes populaires ; c'est là qu'on tient dans des cirques en planches ces corridas naïves où des paysans combattent contre des vaches aux cornes émitouflées de linge ; c'est là aussi que félibres et cigaliers vont fraterniser dans des bosquets hantés concurremment par des rossignols provençaux.

Les heures vont vite en causant amicalement. Tout en marchant à pas lents, j'avais donné à Tédor Aubanel des nouvelles de tous ses amis de Paris. Le moment vint où nous dûmes reprendre le chemin d'Avignon ; nous passâmes encore une heure environ à nous reconduire réciproquement. Sur le point de nous séparer, devant l'hôtel d'Europe, je crus lui causer une agréable surprise en lui apprenant que l'Odéon se disposait à représenter cet hiver un drame de lui, Aubanel, traduit du provençal par Paul Arène.

— Lou Pan dou Pécat ! s'écria-t-il.

— Non ; le *Pain du Pêche*, répondis-je en riant.

— C'est juste, fit Aubanel.

Et il ajouta :

— Les Parisiens seront peut-être déconcertés par la sauvagerie de cet ouvrage qui fut joué pour la première fois à Montpellier... mais je compte sur les belles tirades que Paul Arène y a semées.

Rentré dans ma chambre, je me souvins des vers d'une *Vénitienne* et j'employai une partie de la nuit à les traduire tant bien que mal. Que les félibres me pardonnent mon audace et excusez mes fautes !

A une Vénitienne

Depuis qu'un soir je l'ai suivie,
Il semble qu'elle ait pris ma vie.
O Léonard ! O Jean Bellin !
L'enfant est de votre famille ;
Vous l'avez peinte, cette fille,
Avec ses regards de félin.

Ses traits empreints d'un charme étrange
Tenait du démon et de l'ange.
Mais c'étaient surtout ses grands yeux
Dont le fond luisait comme l'onde.
Elle était blanche et pâle, et blonde,
Comme on sait l'être aux pays bleus ;

Blonde comme un feu de topaze,
Le nimbe d'un saint en extase,
Ou comme la vive rougeur
Du soleil, lorsqu'il se dérobe
En secouant l'or de sa robe,
Devant Saint-Georges-le Majeur.

Ainsi que la vague marine,
Hardiment bombait sa poitrine,
Avec des sauts multipliés.
L'œil caressait ses belles hanches ;
Vous auriez baisé ses mains blanches,
Vous auriez embrassé ses pieds.

Et j'allais, dans ma rêverie,
Tout le long de la *Mercerie*,
Comme par un songe enlevé,
Dans la foule elle passait fière,
Laisant un rayon de lumière,
Touchant à peine le pavé.

J'étais en proie à la mascotte ;
Dans sa capricieuse trotte
Allant de recoin en recoin,
Savante dans l'art de séduire,
Elle était femme à me conduire
En enfer, et même plus loin.

Car elle était de cette race
De beautés à triple cuirasse,
Qui tiennent l'esprit en souci
De savoir le fond de leur âme :
Enigmes de neige et de flamme,
La Mona-Lisa, la Cenci.

C'était l'heure où, fermant leurs ailes,
Se reposent les tourterelles
Au front des palais endormis.
Dans chaque rue étroite et tortue
Tout un peuple empressé se porte :
Moines, soldats, groupes d'amis.

C'est un carnaval de Venise !
Des gens en manches de chemise
Croisent de galants mantelets ;
Les pêcheurs vont criant leur pêche ;
On entend les vendeurs d'eau fraîche
Faisant tinter leurs gobelets.

Et c'est dans toutes les ruelles
Des musiques perpétuelles,
Concert toujours recommençant :
O guitares ! o mandoline !
La fenêtre s'ouvre... on devine
Une amoureuxse apparaissant.

Mais peu m'importe le tapage !
Dans la cohue où je m'engage
Je ne vois que la belle enfant.
Où bien, on la croirait perdue ;
Des fois, elle était confondue
Dans le flot du peuple étouffant.

Ainsi jusqu'au pont du Rialte
Nous marchâmes ; elle fit halte ;
J'allais la rejoindre, mais quoi !
La fadette hèle une gondole,
Et, seulette, comme une folle,
Saute dedans, me laissant coi.

Puis, le bruit des rames agiles...
L'ombre croit ; aux pointes des îles
Déjà s'allume maint fanal.
Les palais et les campaniles,
En reflets muets et tranquilles
Se mirent dans le Grand-Canal.

Ainsi qu'une noire hirondelle,
La barque fuit à tire d'aile.

— Où va l'enfant ? ô soir amer ! —

Tandis qu'en la gondole brune
Sa robe, comme un jet de lune,
Blanche, resplendit sur la mer.

Un félibre à Venise ! C'est déjà passablement curieux comme cela. Mais combien est encore plus curieux ce titre : *Un félibre qui suit les femmes !*

Charles Monselet.

L'ESTAFETTE

C'est un bivouac, au Tonkin.

Un peloton de chasseurs d'Afrique, pointé d'avant-garde de la colonne expéditionnaire, a fait halte devant la nuit qui vient.

Tremblée par la pluie serrée et fine qui n'a pas cessé depuis le matin, harassée de fatigue, le ventre creux, la petite troupe s'est arrêtée sur une éminence, qui domine les rizières et les bambous.

Les feux ont été allumés à grand peine pour faire un peu de soupe chaude et sécher les hommes qui, étendus pêle-mêle, immobiles sous leurs grands manteaux, ressemblent à ces grosses pierres druidiques qui peuplent les champs bretons.

Attachés derrière une épaisse haie de cactus et d'aloès, les jambes et le ventre jaunes de boue, les chevaux mangent, les yeux fermés, moroses. Seules les hautes silhouettes des sentinelles, la carabine entre leurs mains croisées, dominent l'étendue plate, et se détachent, presque noires, sur le crépuscule qui grandit.

Un immense affaissement plane sur la nature et les hommes. Pas de ces joyeux propos, de ces farces séculaires et bon enfant, apanage ordinaire des haltes de nos troupes de France. La chaleur hu-

mide qui sort de cette terre, toujours en gésine, courbe les épaules des plus robustes ; et malgré la nuit proche, les corps et les fronts suintent, sous la pluie qui fouette, comme dans un bain de vapeur.

Tout autour la rizière s'étend, énorme, prenant les villages à la taille, comme la mer enserme ses îles. Et de toute cette immensité mystérieuse, où chaque haie cache un coupe-gorge, chaque buisson un guet-apens, monte un long et strident concert d'insectes inconnus.

— Maréchal des logis ! appelle une voix brève.

Un des manteaux remue, se secoue, se redresse ; et le sous-officier, soudainement réveillé, le doigt à la tempe droite, attend.

— Deux hommes de bonne volonté pour une mission périlleuse.

En un clin d'œil le détachement entier se debout. Le dernier mot a tenté tout le monde ; et toutes les mains s'agitent frémissantes.

— Puisque personne ne boude, il faut choisir, dit l'officier, un capitaine d'état-major. Prenez à la droite de la colonne.

Deux hommes désignés s'avancent.

A chacun il remet une dépêche, à laquelle il ajoute quelques recommandations à voix basse. La destination des deux estafettes est la même ; mais les voies qu'elles suivront sont différentes. Si l'une succombe, l'autre arrivera.

L'officier étend le bras vers la plaine. C'est le chemin que prendra la première, qui salue son chef d'un geste rapide, saute à cheval et disparaît.

La seconde passera par la montagne. Mais la nuit se fait noire ; et les explications sont difficiles à travers ce pays inconnu.

— Montez à cheval ; commande le capitaine, et suivez-moi. De là-haut je vous montrerai votre route.

II

La pluie avait cessé.

Dans la nuit, les deux cavaliers gravissent au pas de leurs montures essouffées la rampe ardue et caillouteuse qui domine le campement. La lune s'était levée, et, timide et triste, éclairait la campagne mouillée qui reluisait au loin.

— Tu as entendu, cavalier, fit la voix brève du capitaine. C'est au général lui-même qu'il faut remettre la dépêche. Il attend notre arrivée pour attaquer, il faut qu'il sache que nous sommes là. — Soyez tranquille, mon capitaine, répondit l'estafette. Ce sera fait.

Et le silence, un instant rompu, recommença entre les deux hommes, troublé seulement par le claquement des fers des chevaux, heurtant les cailloux du sol.

Le capitaine pensif regardait le soldat qui, sans s'en rendre compte, avait laissé sa monture devancer d'un pas celle de son chef. Il voyait le cou robuste et rosé du jeune homme, et ses cheveux, coupés courts à l'ordonnance, qui frisottaient, blonds et drus, sur la nuque. Les épaules larges et tombantes, le dos hardiment mais finement dessiné sous l'uniforme, les jambes nerveuses serrant solidement les flancs de son cheval, il offrait le type pur de cette belle race française, hardie et saine, dont les descendants vont se perdant chaque jour devant la débâche et l'épuisement des villes, qui peu à peu envahissent les champs. On sentait qu'un sang généreux et chaud coulait dans ces jeunes veines, affluant à ce cœur ardent et brave.

Et l'officier pensait à part lui à ces autres braves, dont les os blanchissent marquaient les étapes de leur route, à ces autres courants aujourd'hui glacés et inertes, où bouillonnait le même sang ardent et vermeil. Et il se disait en contemplant l'enfant qui était devant lui, que la lune ne se coucherait peut-être pas sans que celui-là, si beau et si fort, fût allé rejoindre les autres, et dormit à son tour dans la rizière, abattu par la balle d'un Pavillon-Noir, ou, moins heureux encore, déshonoré par d'infâmes tortures. Et il y aurait là-bas, sous le ciel bleu de France, une mère de plus dont les yeux se croqueraient à pleurer, tandis qu'à la tribune un ministre parlerait en périodes savantes de progrès, de conquête nouvelle et de civilisation ! C'était pourtant ça la guerre ! Et c'était son métier !

— De quel pays es-tu, cavalier ? interrogea l'officier.

— De Guérisny, sur la Loire, à côté de Nevers, mon capitaine, répondit l'interpellé.

L'officier leva la tête.

— Vous connaissez ? continua le sol-

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE DU FIGARO

AUTOUR DU MONDE

LES ILES CHAUSEY

• Et comme un riant groupe
• De fleurs dans une coupe,
• Dans ces mers se découpe
• Plus d'un frais archipel.

A quel propos cette citation des *Orientales* de Hugo ? Mais c'est que Causey est un archipel. Voyez le dictionnaire de Littré : « Archipel, étendue de mer parsemée d'îles. » Or, on en compte, à Causey, cinquante-deux, pas une de moins. Il est vrai qu'elles n'ont pas précisément l'air de fleurs groupées dans une coupe. Ce sont des rocs sauvages qui montrent leurs têtes au-dessus des eaux profondes, à l'entrée de la baie qu'un cataclysme creusa jadis entre la Normandie et la Bretagne ; et cette baie ne ressemble pas du tout au golfe de Smyrne, chanté par le grand poète, qui ne l'avait jamais vu.

Causey est à trois lieues de Granville, à cinq lieues de Cancale et du mont Saint-Michel, à six lieues de Saint-Malo. Au nord de Causey, il y a Jersey, Serq, Herm, Guernesey, Aurigny qui sont à l'Angleterre. A l'ouest, il y a les Minquiers, qui ne sont ni à l'Angleterre, ni à la France. A l'est, il y a la presqu'île Normande. Au sud, il y a la presqu'île Bretonne.

Toutes ces îles faisaient jadis partie de l'apanage des ducs de Normandie. Quand Guillaume eut conquis l'Angleterre, elles devinrent anglaises, et les plus importantes sont restées anglaises. Plus tard, lors de la séparation définitive

des deux couronnes, Causey fut laissé à la France, probablement parce que nos voisins n'y tenaient guère.

Causey était alors un fief de l'illustre maison de Montgommery ; après la confiscation des biens du Montgommery qui tua involontairement dans un tournoi le roi Henri II, le domaine royal de France prit possession de Causey et n'en tira aucun parti. On démolit le château-fort que les anciens seigneurs y avaient fait construire. Il y existait une abbaye. Les moines l'abandonnèrent et elle tomba en ruines, si bien qu'à la fin du seizième siècle, Causey était inhabité. A partir de ce temps-là, il n'eut plus d'histoire, et vers 1750, Louis XV en fit cadeau à un abbé, précepteur du Dauphin. Cet abbé vivait à la cour de Versailles et ne savait que faire de son archipel. Il le vendit pour quelques milliers de livres à un Granvillais dont les descendants le possèdent encore.

Il ont là une propriété comme on en voit peu. Ils sont maîtres absolus chez eux. Mais, en temps de guerre maritime, leur royaume est d'un accès difficile. De 1793 à 1814, la croisière anglaise qui bloquait Granville ne laissait sortir aucune embarcation et le *lord des îles* en était réduit à regarder de loin son domaine. Après la paix, il put en jouir librement, y bâtit une maison et y planta un jardin, mais il ne songea point à l'exploiter. Ce fut seulement il y a une trentaine d'années que ses héritiers commencèrent à en tirer de gros revenus ; pas des revenus agricoles, car les îles ne peuvent guère nourrir que des moutons et des bœufs. Mais elles fournissent en abondance deux produits plus avantageux que le blé : le varech et le granit, ce beau granit bleuâtre qu'on emploie de préférence pour les grands travaux des ports, les digues, les jetées, les bassins à flot. Le varech sert à fabriquer de la soude et de l'iode. On le brûlait sur place et cette opération occupait plusieurs centaines d'ouvriers. Mais on a découvert des procédés plus économiques pour obtenir la soude et les verres bretonnes qu'il a consommés s'approvisionnent ailleurs. D'autre part, le granit est moins demandé.

Il s'en est suivi que les carrières et les barrières qui peuplaient les îles sont presque tous rentrés sur le continent. Elles ne sont plus fréquentées que par les pêcheurs.

Assurément, les propriétaires y ont perdu, mais les touristes y ont gagné. A ces rochers perdus entre ciel et mer, il faut la solitude, et le voyageur qui monte sur la pointe occidentale de la grande île n'est plus distrait maintenant par la présence des hommes. L'archipel se montre à lui dans toute sa mélancolique beauté.

Du haut de ce promontoire, on a devant soi les Minquiers ; derrière, les terrains accidentés de l'île principale, la ferme, les grands arbres qui entourent l'habitation, le phare planté comme une colonne en face du cap de Granville ; à gauche, perdue dans le lointain brumeux, la côte de Bretagne jusqu'au cap Fréhel ; à droite, les autres îles, divisées en deux groupes inégaux par un chenal assez large pour abriter une escadre, assez profond pour que les vaisseaux cuirassés puissent y passer.

Chaque a son nom, tiré le plus souvent de sa configuration particulière. Il y a : les *rondes*, la *meule*, la *plate*, la *déchirée*, la *pointue*, la *fouche*, le *cheval*, le *bœuf*, la *vache*, le *hibou*, la *mauve*, le *lézard*, la *grande ancre*, l'*enseigne*, la *fortune*, la *culassière*, l'*île aux oiseaux*, l'*Aneret*, la *roche Anet*, les *Romants*, les *Foraines*, les *Huguenots*.

Et le tableau n'est pas toujours le même. Du haut de ce promontoire, on a devant soi les Minquiers ; derrière, les terrains accidentés de l'île principale, la ferme, les grands arbres qui entourent l'habitation, le phare planté comme une colonne en face du cap de Granville ; à gauche, perdue dans le lointain brumeux, la côte de Bretagne jusqu'au cap Fréhel ; à droite, les autres îles, divisées en deux groupes inégaux par un chenal assez large pour abriter une escadre, assez profond pour que les vaisseaux cuirassés puissent y passer.

A marée basse, ce n'est plus un archipel ; c'est une plaine de sable tout hérissée de rochers. Les écueils sous-marins sont à sec. Au lieu de cinquante

îlots, il y en a cent. Le domaine a maintenant quatre lieues de tour. La vie renaît. Les femmes se répandent sur les grèves pour y chercher des coquillages. Les bœufs s'en vont paître sur les îles les plus éloignées, et ils sauront bien en revenir sans se noyer, car ils connaissent les heures du flot et du jusant aussi bien que les ingénieurs hydrographes. Sur les fonds vaseux les mouettes picorent en piaillant. Partout, le mouvement et le bruit.

C'est moins imposant, mais c'est plus gai.

Deux fois par an, aux équinoxes de printemps et d'automne, ce spectacle vaut qu'on vienne de Paris, tout exprès pour l'admirer.

La baie de Cancale est le point de notre globe où se produisent les plus fortes différences de niveau entre la haute et la basse mer. L'*Annuaire du bureau des longitudes* indique bien sur les côtes de la Corée, au nord de la Chine, une autre baie où cette différence est à peu près la même, mais les observations sont encore incomplètes. A Causey, dans les grandes marées de mars et de septembre, elle est de quarante-cinq pieds, la hauteur d'une maison du boulevard des Italiens. En surface, il faut compter par kilomètres. Des étendues immenses restent à découvert. Des rochers au-dessus desquels, six heures auparavant, les navires passaient à pleines voiles, deviennent accessibles aux promeneurs qui peuvent les explorer sans mouiller leurs bottines. Un monde nouveau apparaît : le monde des profondeurs. Les coquilles aux couleurs vives étincellent comme des pierres précieuses. Les crabes monstrueux, fuyant la lumière du jour, se recroquevillent sous les algues épaisses, ces algues qui sont comme la chevelure des écueils, une chevelure couleur d'or brun.

Les plages sablonneuses de Calvados sont chauves comme les falaises crayeuses du Pas-de-Calais. La Méditerranée est immobile comme un lac. Elle n'a ni flux ni reflux. Elle ne montre

jamais ce qu'elle cache au fond de ses abîmes.

A Causey, c'est la vraie mer, la mer vivante et mouvante, la mer qui avance et qui se retire, tantôt riant et paisible, tantôt sombre et furieuse.

Il faut la voir par une belle soirée d'été, à l'heure où le soleil disparaît derrière les Minquiers, quand ses molles ondulations soulèvent dou

dat. Au fait, vous avez peut-être tenu garnison à Nevers. Il y a de la cavalerie. — Oui... En effet... reprit le capitaine. C'est cela... Quel âge avez-vous ?

— J'aurai vingt et un ans à la Saint-Martin.

— Des frères ? Des sœurs ? — Non, mon capitaine. Je suis fils unique.

— Ah !... Ton départ a dû faire bien de la peine à ta mère alors ?

— Je n'ai plus ma mère. Elle est morte quand j'étais tout petit ; et je ne l'ai pour ainsi dire jamais connue.

— Ton père est âgé ?

— Je n'ai pas de père non plus, répondit le jeune homme devenu soudain plus sombre.

— Quoi ! mort aussi ?

— Je ne sais pas, reprit le soldat d'une voix sourde. Il est parti, quand ma mère était enceinte ; et je ne m'appelle pas comme lui.

— Ah !... fit vivement le capitaine. Et il ajouta d'une voix douce : « Pardon ! »

— Il n'y a pas d'offense, reprit le jeune homme tristement. Vous ne pouvez pas savoir. Jusqu'à l'âge de dix ans, je n'ai pas eu moi-même. C'est un jour, à l'école du village, qu'un de mes camarades dans une querelle m'appela : « Bâtard ! »

Je ne comprenais pas ; mais, à son ton, je devinais que c'était une insulte. Et comme je n'étais pas capon, bien qu'il fût plus fort que moi, je lui sautai dessus.

Le soir venu, je demandai à mes parents, que j'appelais papa et maman, ce que signifiait ce mot que je ne comprenais pas. Ils se regardèrent ; et, après un moment d'hésitation, papa me dit que j'avais dix ans, que j'étais un homme, et qu'il fallait que je sache la vérité.

— Ah !... fit le capitaine. Et qu'était-ce que la vérité ?

— Ce que je viens de vous apprendre moi-même, à peu de chose près, mon capitaine. Que mon vrai père avait abandonné ma mère ; et que la chère femme était morte de douleur, deux ans après m'avoir mis au monde, me laissant à leur garde à eux, mes grands-parents.

Il paraît que c'était ça un bâtard ; et que, quand on est dans ce cas-là, les autres ont le droit de vous insulter.

— Pauvre enfant ! dit l'officier devenu soudain pensif. Et se parlant tout bas, presque en lui-même, il répéta : « Pauvre enfant ! »

Puis cessant machinalement et comme par un mouvement de respect inconscient de tutoyer le jeune homme, il ajouta :

— Mais cet homme, votre père, vous devez le détester ?

— Non, je le plains. Si je n'ai pas eu de père, il n'a pas eu d'enfant.

— Comment le savez-vous ? continua l'officier. Vous le connaissez donc aujourd'hui ?

— Pas plus qu'autrefois, reprit le soldat. Mais sans me dire son nom, mes grands-parents m'ont dit son histoire ; et je sais qu'il n'a pas été heureux. Il n'était pourtant pas méchant. C'est sa mère qui a tout fait.

— Sa mère ? fit subitement le capitaine en se redressant brusquement sur sa selle.

— Est-ce que vous avez vu quelque chose, mon capitaine ? demanda l'estafette en saisissant sa carabine, et en fouillant la route du regard. Dans les buissons, peut-être ?

— Non ! non !... répondit le chef. C'est mon cheval qui a vu briller la lune dans cette flaque d'eau, et qui a eu peur... Et vous disiez que c'est sa mère qui a été cause de tout ?

— Il paraît. C'était noble et riche ; et malgré cela il avait d'abord voulu épouser celle qu'il avait séduite et qui allait lui donner un enfant.

Malheureusement il était joueur ; et une nuit il perdit une somme si grosse, si folle qu'il ne put la payer. Il s'adressa à sa mère.

— Je consens à te sauver, répondit-elle. Mais à une condition, c'est que tu quitteras la femme avec qui tu vis, et que tu épouseras celle que je te destine.

Il eut beau supplier. La vieille femme fut inflexible. Ne pas payer cette dette, c'était le déshonneur. Elle le savait. Elle s'en servait.

Enfin, à bout de forces, il dut céder ; et il partit sans revoir sa mère, à laquelle un notaire apporta vingt mille francs, avec une lettre lui disant tout, et lui demandant pardon.

Ce fut un coup de hache pour celle qui avait placé dans cet homme toutes ses croyances, tout son espoir, tous ses rêves. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit de douter de cet être qui lui avait promis une vie si belle, et qui lui laissait une réalité si atroce. Elle ne s'en releva pas.

Ce que l'ignorant capitaine avait pris pour un flot n'était qu'un énorme caillou sous-marin qui n'émergerait qu'à l'époque des grandes marées d'équinoxe. On était précisément au mois de mars. Le navire avait touché au moment où la mer était à son niveau le plus bas, et où elle commençait à remonter. Six heures après, elle battait son plein, et c'en était fait des naufrages.

S'imagine-t-on ce que dut être cette nuit sur ce rocher ? Ces abandonnés s'apercevant tout à coup que la mer gagnait du terrain et que l'espace où ils sont parqués se rétrécit. Ils se réfugièrent au centre. Ils espèrent que le flot n'arrivera pas jusqu'à eux, mais il monte encore, il monte toujours. Le groupe se resserre de plus en plus. C'est le combat pour la vie, comme dans ce tableau de Girodet qui est au Louvre et qui représente une scène du déluge. Les plus forts ont réussi à grimper sur la pointe la plus élevée du récif. Les autres s'accrochent à eux, et les vagues qui se succèdent sans relâche égrèvent peu à peu cette grappe humaine. Le supplice a duré jusqu'à l'aube, et quand elle a paru, dix pieds d'eau recouvraient la pierre de l'agonie.

Le capitaine passa en jugement et fut sévèrement condamné. Il avait bien mérité, car il n'est pas permis à un marin d'ignorer ou d'oublier qu'il faut compter avec les énormes mouvements de la mer de Chausey.

Les pilotes granvillais le savent bien et il arriva jadis à l'un d'eux de montrer, dans des circonstances singulières, ce que peut faire un homme qui connaît bien ces parages et qui sait par cœur la table des marées.

C'était sous le premier Empire. Une frégate et deux corvettes anglaises montaient la garde devant Granville. Notre marine venait d'être anéantie à Trafalgar, et pour protéger nos pêcheurs, nous n'avions plus dans nos ports que de misérables cutters, de vraies coquilles de noix, armées de mauvais piquiers, et ceux qui se hasardaient dehors étaient infailliblement pris. Les hultres, en ce

Quelques mois après, elle me mit au monde ; mais cet effort épuisa ses dernières forces. Cette jeunesse si riante et si fraîche se fana comme une fleur brisée ; et deux ans après ma naissance, jour pour jour, elle mourut en me serrant dans ses bras, et sans avoir jamais voulu redire une seule fois le nom de celui qu'elle avait tué.

— Et... comment s'appelaient votre mère ? demanda le capitaine d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

— Claudine Sénéchal ; répondit le jeune homme, les yeux pleins de larmes. Moi je m'appelle Pierre Sénéchal, comme elle, puisque je ne sais pas le nom de mon père, et que d'ailleurs, je vous le répète, je n'ai pas le droit de m'appeler comme lui.

L'officier fit un geste si brusque que son cheval se cabra presque.

Puis comme on était arrivé au sommet de la montagne qui dominait la plaine :

— C'est ici, dit-il d'une voix brève. Arrêtons-nous !

III

Son fils ! c'était son fils !... Le capitaine passa la main sur son front, et revit, comme un éclair, défilant devant lui toutes les années disparues.

Il se retrouvait luttant avec sa mère, et obligé de courber la tête devant ses exigences implacables pour éviter la honte qui le menaçait.

Et comme il n'avait pu se soumettre à passer des bras de la femme qu'il abandonnait dans ceux de l'autre, il était parti pour l'Afrique, où on lui avait promis des nouvelles de Claudine. Rien n'était venu, rien que des lettres de sa mère le trompant sur l'état de la délaissée, qui, disait-elle, prenait peu à peu son parti d'un abandon « certainement prévu depuis longtemps par elle », et conduisant insensiblement le jeune homme vers le dénouement qu'elle espérait.

Enfin, un jour, elle lui apprit que Claudine était partie, ajoutant à la fin de sa lettre qu'elle-même était malade, et suppliait son fils de ne pas la laisser mourir sans la consolation de le voir marié.

Il avait baissé le front, et avait envoyé le oui si longtemps attendu.

Partie, Claudine ! Il savait maintenant pour où elle était partie ! Et c'est en l'accusant, en le maudissant peut-être, comme elle en avait le droit, que le pauvre enfant avait dit adieu à ce monde où elle avait entrevu tant de joies, et où elle n'avait trouvé que le désespoir.

Encore avait-il été heureux, lui ? Mais non. Cette femme qu'il avait épousée, alors que la mère de Claudine portait encore le deuil de sa fille, soudain, en une nuit, sans que rien fit prévoir un pareil dénouement, une péritonite l'avait emportée. Il comprenait pourquoi, maintenant. Un mariage, béni sur une tombe entrouverte, n'est-il pas, lui aussi, voué d'avance à la mort ?

Et ce fils qu'il avait espéré comme une consolation suprême, et que sa femme, en mourant, avait emporté dans ses flancs, ce fils si souvent pleuré par lui, voilà qu'il lui tombait soudain du ciel, beau, fort, brave, tel qu'il l'avait rêvé, et portant au front, malgré son origine mystérieuse et humble, l'empreinte de noblesse que donnent le courage et l'honneur, à défaut du nom.

— Eh bien ! mon capitaine, puisque nous sommes arrivés, vous plaît-il de me donner les ordres ? demanda la voix claire du jeune soldat.

L'officier tressaillit.

Perdu dans le passé, égaré par le désir qui l'envahissait de sauter au cou de ce jeune homme en lui demandant pardon et amour, il avait oublié le présent et tout ce qui l'entourait.

C'est vrai. Il s'agissait d'une dépêche à porter. Mais pour la porter, cette dépêche, il fallait braver dix fois, vingt fois la mort. Derrière ces buissons ténébreux, au détour de ces défilés sombres, tapés dans les fossés, accroupi dans les rizières, l'ennemi implacable et féroce était là, guettant dans l'ombre cette proie nouvelle, inventant déjà pour elle des supplices inédits et atroces.

Et celui qui allait lui livrer cette victime, c'était son père, son père qui se sentait tout à coup le cœur débordé de tout l'arriéré de tendresse et d'amour qui le gonflait depuis si longtemps. La discipline impitoyable l'exigeait, les minutes étaient comptées, et là-bas, en arrière, toute une armée attendait de lui son salut.

Quoi ! il lui fallait livrer à la mort celui dont la vie venait en un instant de lui devenir si chère ! Après avoir été l'assassin de la mère, voilà qu'on lui demandait maintenant d'être le bourreau

de son fils !... Non ! C'était impossible ! Dieu ne le permettrait pas !

— Pardon, mon capitaine, répéta doucement le jeune homme ; mais voulez-vous me donner les ordres, s'il vous plaît ?

Le malheureux le regarda d'un œil atone, en secouant la tête, comme si ce qu'on lui demandait était subitement devenu incompréhensible pour lui.

— Les... les... les ordres ? balbutia-t-il. Mais soudain son œil brilla, il se prit la tête, comme s'il sortait d'un songe et, raffermissant sa voix tremblante :

— Donne-moi ton dolman ! Donne-moi ton casque ! commande-t-il.

— Hein ? fit le soldat, sans comprendre.

— Obéis. C'est la consigne.

Et quittant lestement sa tunique d'officier, il endossa le dolman que lui tendait son inférieur stupéfait, saisit son casque.

— Maintenant, ta dépêche !

Le jeune homme interdit tira le pli de son sac de cuir et le lui tendit.

— A présent, ordonna l'officier, reste ici et attends.

— Mais...

— C'est la consigne !

Et piquant de son éperon les flancs de son cheval, le capitaine disparut dans la nuit.

IV

Deux heures se sont écoulées. Les nuages se sont dissipés, et la lune, débarrassée de ses voiles, reluit sereine et pure sur l'horizon qu'elle baigne de lumière.

Soudain, au milieu du silence, éclate dans le lointain un crépitemment de fusillade. Dix, vingt, cent coups de feu qui résonnent comme les détonations du bouquet d'un feu d'artifice invisible. Puis, des cris, des clameurs indistinctes que le vent apporte ; et de nouveaux coups de feu plus rapprochés.

Enfin un bruit sourd et saccadé retentit sur le plateau. C'est le galop d'un cheval. L'oreille exercée du soldat le reconnaît.

Pierre Sénéchal serre dans ses mains sa carabine, prêt à vendre chèrement sa vie.

Tout à coup, un cavalier apparaît à la clarté de la lune ; et le chasseur tressaille. C'est son capitaine.

Tête nue, le visage inondé de sang, le dolman déchiré par les coups de feu, le bras gauche pendait fracassé par une balle, mais les yeux brillant d'une joie folle, il dévore l'espace.

Arrivé devant le jeune homme, il s'élance à terre ; et l'attirant sur sa poitrine dans une étreinte passionnée, lui entoure le cou de son bras valide, il s'écrie d'une voix éclatante quoique entrecoupée de sanglots :

— Mon fils !... — Pierre Decourcelle.

— A TRAVERS LES REVUES

La Tunisie et les Anglais

Le *Blue-Book* communiqué cette année au Parlement anglais — mars 1886 — contient une pièce importante pour nous. C'est le rapport que le colonel Playfair, consul général de la Grande-Bretagne à Alger, adressait au mois de novembre dernier à son gouvernement, sur une « tournée consulaire » qu'il venait d'accomplir en Tunisie.

La *Revue Britannique* du 25 juillet a traduit presque en totalité ce document.

Le colonel Playfair a constaté la tranquillité absolue de la Régence. En 1876, il l'avait longuement explorée en compagnie du comte Kingston.

Au sortir de Sousa, écrit-il, jusqu'à mon retour en Algérie, je ne rencontrai de chrétiens de n'importe quelle nationalité qu'à El-Béja, où l'on avait établi un poste télégraphique. Lorsque j'allai expédier un télégramme, l'employé français sortit avec précipitation de son bureau, me serra chaudement la main et me traita plutôt comme un ami personnel que comme une simple unité du public général.

C'étaient les premiers Européens que ce malheureux voyait depuis son installation. Le consul anglais et son compagnon voulurent rentrer en Algérie par le pays des Khomairs ou Kroumirs, et grâce à l'obligeance d'un marabout de la tribu, purent faire la traversée sans trop d'embarras.

J'ai de nouveau visité le pays l'année

dernière, écrit M. Playfair, et j'ai traversé à peu près la même région, mais cette fois sur d'excellentes routes. Nulle part je n'ai vu un seul Khomair armé, les hommes étaient tous occupés à labourer la terre pour préparer la prochaine récolte, et les femmes arrachaient les mauvaises herbes dans les champs de blé en pousse. Tous me faisaient un signe amical ou un salut quand je passais et je ne vis plus aucun de ces regards farouches ou de ces airs renfrognés que j'avais remarqués lors de mon précédent voyage.

La gestion des finances, la construction des routes, l'impulsion donnée à l'instruction publique sont l'objet d'éloges sans réserves de M. Playfair. Comme il avait à visiter les ports de la côte tunisienne où sont installés des agents consulaires britanniques, nous pouvons faire un agréable voyage à sa suite. Et que de questions y sont traitées ! A côté du commerce et des tarifs de douane, il y a place pour l'histoire et pour la plus haute poésie. Le colonel Playfair fut ému en abordant à Djérba, immortalisée par Homère, au chant IX^e de l'*Odyssée* sous le nom d'île des *Lotosphages*.

Quel était donc ce *lotos* qui faisait oublier aux compagnons d'Ulysse leurs frères et leur patrie ?

Il me paraît inutile de sortir des sentiers battus pour chercher l'aliment que vantait Homère ; il l'a en est en ce moment couverte ; jamais donc plus précieux n'a été fait à l'homme par la Providence et aucun fruit ne suffit aussi complètement à la nourriture de l'homme que le « lotus » à la douceur du miel des anciens : la datte de l'Arabe moderne.

La datte de Djérba est excellente, bien qu'inférieure de qualité à celle du Djérid, qui est certainement la plus fine du monde. Cette dernière, toutefois, se trouve en abondance sur le marché de Djérba. Comme ce lieu est le premier où la datte forme la nourriture quotidienne des habitants et que c'est là que touchaient les navires venant de l'est, le fruit ne pouvait manquer de faire une profonde impression sur les voyageurs.

Le vin qu'on fait avec la sève de l'arbre est aussi commun que le fruit lui-même, et il peut bien avoir contribué à faire oublier aux navigateurs le chemin du retour.

M. Playfair est content de ce qu'il a vu dans la Régence. Son avenir lui paraît plein de promesses.

L'Eglise et la Crémation

Une récente décision de la Congrégation de l'Index à laquelle le Pape a donné son approbation, interdit aux catholiques de s'affilier aux sociétés formées en vue d'incinérer les morts. La haute Congrégation n'a rien innové ; elle n'a fait que rappeler la doctrine chrétienne relative à l'inhumation.

Cette doctrine est savamment exposée dans trois articles de la *Revue du Monde Catholique* — 1^{er} avril 1885, 1^{er} et 15 juin 1886 — écrits par M. de Horstein.

Le cimetière, dit-il, le lieu de la sépulture des chrétiens, signifie d'ordinaire l'est d'origine apostolique. Avant l'ère chrétienne, on ne découvrait nulle part un lieu de sépulture offrant le même caractère, la même physionomie que le cimetière où dorment les disciples du divin Ressuscité. Dans ces vénérables champs de repos de nos pères dans la foi, on n'a pas découvert le moindre vestige de crémation. L'inhumation y apparaît exclusivement. N'est-on pas en droit de conclure, parce fait attesté par l'archéologie, que ce mode funéraire a été réellement prescrit par une ordonnance apostolique ?

« Je ne répéterai pas ici, dit expressément le chevalier de Rossi, dans la *Rome souterraine*, les témoignages si connus, touchant le respect des premiers chrétiens envers les cadavres, le soin de les laver, de les oindre avec des baumes précieux et de ne pas en superposer un sur l'autre. Il était absolument établi que les corps devaient être déposés entiers et intacts dans la terre. »

Aux yeux des pères de l'Eglise, de Tertulien, par exemple, la crémation était, au moment de la suprême séparation, un châtiment cruel et humiliant. C'est la pensée de Tertulien que M. de Horstein développe en ces termes :

La crémation est un spectacle révoltant pour notre sensibilité et contraire aux délicatesses du sens moral qui se révolte à la pensée que l'homme détruit lui-même les restes de ceux qu'il aime. Puis, il faut bien en convenir, cette des-

truction précipitée, violente du corps humain, n'est-ce pas là aussi un spectacle dangereux pour le sentiment religieux ?... De l'image de la destruction à l'idée de l'anéantissement du corps, il n'y a qu'une nuance qui, facilement, peut être confondue dans l'intelligence populaire. La crémation la prédisposera à croire à l'anéantissement du corps que le dogme chrétien nous montre destiné à l'éternelle vie.

« Toutes choses ont été tirées de la terre, dit l'*Ecclesiaste*, et retourneront également à la terre. »

Un Gascon

Il ne déplaît pas à Mme Thérèse Bentzon de peindre dans ses romans le malin de la vie. Ses derniers héros sont d'une extrême jeunesse. L'an passé, elle donnait à la *Revue des Deux Mondes* « Tony », une idylle d'enfants. Le « Gascon » qu'elle publie cette année dans le *Correspondant*, fait penser à « Tony ». Quand il entre en scène, Raymond de Bax, le gascon, à treize ans, et voici son portrait dont il n'est pas rare de trouver l'original sur la rive gauche de la Garonne.

En aucun temps, Raymond de Bax n'était jol garçon : petit et trapu, avec de larges épaules, des bras et des jambes disproportionnés, la peau noire, des traits accentués, quelque peu de travers, une chevelure en broussailles, il avait pu même passer pour laid sans l'éclat extraordinaire de ses yeux, aux cils hardiment relevés et comme frisés dans leur longueur, des yeux fous, pleins d'esprit et d'audace, de flammes et de caresses, et puis sur cette prétendue laidur passait tout à coup un sourire qui en faisait de la beauté, un sourire tendre, moqueur, presque féminin, quoiqu'il fût en même temps, parfois, d'une singulière effronterie, un sourire qui, étincelant entre deux lèvres rouges un peu fortes, avait toutes les apparences de la franchise et de la bonté, apparences trompeuses, car jamais ce sourire n'était plus séduisant que lorsque Raymond lançait un mensonge ou tramait quelque mauvais tour. En ce moment le drôle souriait au jambon et aux trois jeunes filles chez chacune desquelles il devait une allélie.

Les paysages sont aussi réussis que les portraits. L'un d'eux se termine par ce mot charmant et vrai : « Cette Gascogne maigre et séduisante, à la façon d'une jolie bohémienne. »

Le « Gascon » est fort agréable à lire. On s'intéresse aux efforts que fait Madeleine Duluc, la petite amie, la marraine, la confidente de Raymond de Bax, pour le corriger de ses défauts qui tournent bientôt au vice, avec son tempérament de feu. Le « Gascon » va mourir à Bac-Ninh.

Ce joli roman n'est pas conçu d'après les idées de l'école moderne, et ne ressemble en rien, je vous assure, au « Théodore Miranda », l'œuvre très salée que MM. Jean Moréas et Paul Adam viennent de publier.

Lycées et Collèges de jeunes filles

On sera peut-être curieux de savoir où en est à cette heure l'Université féminine. M. Louis Bazou donne sur ce sujet des renseignements précieux dans la *Revue de l'enseignement secondaire des jeunes filles* du 15 juillet.

M. Louis Bazou, ancien élève de l'Ecole Normale, rédacteur du journal la *Gironde*, fut des premiers collaborateurs de M. Camille Sée, auquel son article est dédié sous forme de lettre.

Y a-t-il cinq ans, lui écrit-il, il n'y avait pas d'enseignement secondaire en France pour les jeunes filles.

Rappelez-vous le point de départ, et vous verrez quel a été en si peu de temps le chemin parcouru.

Depuis cinq ans on a créé ou préparé la création prochaine, imminente de plus de quatre-vingts lycées ou collèges de jeunes filles ; on a fondé, pour les filles comme pour les garçons, une école normale supérieure ; l'Elat, les départements et les municipalités ont consacré à cette œuvre plus de trente millions. Je cite de mémoire, mais loin d'exagérer, je reste certainement au-dessous de la vérité ; tous les établissements fondés (je ne connais pas d'exemple du contraire) ont rencontré, dès le premier jour, une ample clientèle et nombre d'entre eux se sont, à peine installés, trouvés trop exiguës. L'enseignement secondaire des jeunes filles tend manifestement enfin à marcher de pair avec l'enseignement secondaire des garçons...

Je vous avouerai, mon cher directeur, que je n'aurais pas osé, il y a seulement six ou sept ans, à l'époque où nous luttons dans la presse en faveur de votre entreprise, espérer un aussi rapide succès.

M. Louis Bazou fait suivre ce tableau enchanteur de quelques regrets et de quelques noms :

1^o Il n'y a pas assez d'internats ; les lycées de jeunes filles se privent ainsi de la moitié, sinon plus, de la clientèle qui leur revient, qui les désire, qui les appelle ;

2^o Les programmes sont trop chargés et trop peu finis ; trop de chimie, trop de physique, trop d'histoire naturelle, trop de mathématiques, trop d'histoire même ! En revanche, pas assez de langues vivantes, pas assez de musique et de dessin et même — pourquoi pas ? — pas assez de danse ;

3^o L'enseignement littéraire, dans les hautes classes, ne sera — je risque là un mot qui est généralement bien mal vu aujourd'hui — jamais trop brillant ; il y a toute une classe de jeunes filles dont on n'obtiendra la clientèle qu'à ce prix : oui, un grand nombre de familles demandent un enseignement plus aimable, plus brillant — je répète le mot, car il n'y en a pas d'autre — plus amusant même, dût-on le qualifier de frivole au fond, ces familles-là ont raison.

Mais que fera-t-on de ces générations de femmes aussi brillamment instruites ? Jusqu'ici, on n'a guère découvert pour elles d'autre profession que l'enseignement. Mais on ne pourra pas les y employer toutes. Et alors ?

Les Mormons en 1886

M. C. de Varigny renseigne les lecteurs de la *Revue Bleue* sur la situation actuelle des Mormons, menacés par la loi Edmund contre la polygamie.

La ville du Lac Salé, non plus que le territoire de l'Utah, n'est pas exclusivement peuplée de Mormons. Toute une colonie d'émigrants exploite les mines de l'Utah, cultive le sol, s'adonne à l'élevage du bétail. Tard venus, ils ont trouvé les Mormons en possession des meilleurs terres ; moins sobres et moins industrieux qu'eux, ils végètent et les voient s'enrichir. Jusqu'ici l'influence politique et sociale est restée aux mains des Mormons ; les Mormons s'estiment chez eux et considèrent comme des intrus ces nouveaux venus ; mais ceux-ci se regardent, au contraire, comme citoyens des Etats-Unis, établis sur un sol américain, tenus en état d'infériorité par une population d'origine étrangère qui se compose de fanatiques recrutés par toute l'Europe, contempteurs de toutes les lois divines et humaines.

Ils les haïssent comme ils haïssent les Asiatiques ; ils veulent les chasser comme ils rêvent d'expulser les Chinois. Il n'y a pas là seulement conflit d'intérêt, il y a aussi haine de race. La plupart des Mormons sont originaires des pays du Nord de l'Europe, de la Suède et de la Norvège, du Danemark, de l'Angleterre et du pays de Galles. Les chefs et les anciens sont Américains ; mais la grande masse est étrangère.

Ils ont défendu leur association et leur existence avec la plus grande énergie.

Pour déjouer les plans de leurs adversaires, ils n'hésiteront pas, s'il le faut, à renouer, tout au moins extérieurement, à la polygamie. Depuis vingt ans cette institution spéciale est en croissance parmi eux. Ce l'on accepte les chiffres qu'ils donnent, comme officiels ou ceux que mettent en avant leurs adversaires, l'on admette une proportion de 2 à 12 polygames sur 100, il n'en demeure pas moins acquis que le nombre des Mormons polygames décroît chaque année et que celui des monogames suit une marche ascendante. Si leur presse religieuse défend encore la polygamie, ce n'est plus avec l'ardeur d'autrefois, et maints symptômes indiquent que sur ce point on n'est pas éloigné de capituler.

Pas plus en Amérique qu'en Europe, dit terminant son article M. de Varigny, le vent n'est au calme, à l'apaisement des haines de race ou des haines religieuses, à la fraternité humaine.

Auguste Marcadé.

La Gérani : ANDRÉ PIGEONNAT

Paris — D. CASSIGNOL, imprimeur, 26, rue Drouot (Imprimerie du *Figaro*) — Emile LORILLUX

— Imprimé sur les Machines Rotatives MARINONI

temps-là, devaient être fort chères, car on osait à peine exploiter les bancs du fond de la baie. Les Anglais ne s'amusaient guère à ce métier de surveillants, et quand ils s'ennuyaient par trop, ils bombardaient la ville pour se distraire. Mais ce sport ne leur réussissait pas ; ils étaient obligés de se tenir à distance de peur d'échouer, et leur tir ne produisait que des dégâts insignifiants. Parfois aussi, un coup de vent les forçait à s'éloigner de la côte, et nos marins profitaient de leur absence pour sortir.

Ce fut ainsi qu'un matin du mois de septembre 1806, un joli brick corsaire mit à la voile en dépit du gros temps. Ce brick, hardiment commandé, avait déjà fait quelques prises. Il se tenait caché derrière le môle de Granville et toujours prêt à appareiller. Dès que l'ennemi gagnait le large, il partait en chasse, poussant des pointes jusqu'au delà des Douvres et capturant les navires marchands qui louchaient pour rallier un port d'Angleterre.

Ce jour-là, l'occasion était belle. Les croiseurs avaient disparu pendant la nuit ; on pouvait espérer que la tempête durerait, et par le vent qui soufflait, la station devant Granville n'était pas tenable, surtout pour les bâtiments d'un fort tonnage. Le corsaire gouverna pour atteindre Chausey, enfila le chenal de Beauchamp et se mit à courir des bordées pour s'élever au nord. Mal lui en prit, car la frégate anglaise s'était abritée sous les Minquiers ; aussitôt que ses vigies signalèrent le brick, elle se couvrit de toile et lui courut sus. Il ne pouvait pas combattre avec ses six pièces de canon, un navire de guerre qui en portait treize et qui n'aurait eu qu'à l'aborder pour le couler à fond. Il fallait fuir. Mais la marche de la frégate était très supérieure. Elle gagnait visiblement, et les boulets envoyés par ses pièces de chasse passaient déjà par-dess

LA FINANCIÈRE

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES FINANCIÈRES

RENTES FRANÇAISES

La liquidation des opérations faites sur les Rentes, pendant le mois de juillet, commença aujourd'hui par la réponse des primes. Les opérations effectuées n'ont pas produit grand effet. Hausse et baisses ont été déséquilibrées ; ils ont perdu de l'argent, les uns et les autres ; les intermédiaires seuls ont pu cueillir quelques commissions et courtages.

On croyait que le mois de juillet — mois des coupons — serait consacré à l'achat de Rentes françaises et au relèvement des prix. Il n'en a rien été, et on espère que la hausse a été réservée pour le mois d'août.

Nous allons voir les incidents, les mouvements qui vont se manifester en liquidation. Il faut souvent si peu pour changer la position de place. Espérons que nous nous dirigerons fermement vers la hausse.

PANAMA

Pourquoi M. Ferdinand de Lesseps jouit-il d'une si haute notoriété, pourquoi l'appelle-t-on le *Grand Français*, pourquoi sa réputation plane-t-elle au-dessus des tiraillements inhérents à la célébrité scientifique, politique ou artistique ?

Pourquoi ? — Parce qu'il personnifie le meilleur de la gloire française de notre temps.

Que les hommes de guerre, devenus célèbres, se rassurent ; loin de nous la pensée d'arracher une feuille aux lauriers dont ils sont parés. Les idées de progrès, en accordant une importance plus marquée aux œuvres gigantesques qui favorisent les rapprochements dans l'humanité et le commerce du monde, n'excluent nullement la considération due au courage militaire et aux succès des armées.

Mais la France sent à merveille que rien, dans la période actuelle, ne l'honore davantage que ce percement de l'isthme de Suez, jugé par lord Palmerston et tant d'autres comme une folle entreprise contre les éléments conjurés.

Les Anglais, ces hydrophobes de la mer Rouge, guérissables par un autre Pasteur, par l'inébranlable persévérance de de Lesseps, sont devenus, hélas ! plus influents en Égypte dans l'ordre politique que les Français ; mais ni le souvenir de l'œuvre de France, ni le nom du fondateur du canal de Suez ne s'effaceront de cette terre féconde ; d'âges en âges on y verra refluer la glorieuse légende de la conquête du *Grand Français* contre les obstacles terrestres. Les capitalistes français n'ont pas fait là simplement une bonne affaire, une récolte de gros sous ; ils ont jeté la semence d'une illustration éternelle à la Patrie.

Et les voici qui recommencent, ces capitalistes, décriés et méconnus seulement par ce qui est bas et fangeux. Les voici, pleins d'un dédain superbe à l'égard des prophètes de malheur, dociles à la voix d'un homme de génie ; les voici disciplinés, apportant leurs ressources, versant leur or, pour l'accomplissement d'un travail en quelque sorte surhumain. Il s'agit de couper en deux l'Amérique, de donner un bras à l'Océan atlantique, un bras à l'immense Pacifique, puis une main à chaque bras pour que les mers géantes se confondent en une étroite fraternelle.

On dirait bientôt dans l'univers : « C'est la France par son de Lesseps, placé à la tête d'une armée de capitalistes, qui a coupé l'Amérique. »

— Est-il gloire plus pure, plus durable, plus grande à recueillir ?

Il y aura donc à jamais honneur immense à être Français !

Passons sur l'attitude si sévèrement jugée de la commission élue par la

Chambre des députés et saluons après tout l'occasion offerte au public de montrer ce que peut l'initiative privée, dépourvue de tout appui parlementaire.

Mais disons un mot de ces vendeurs à découvert qui, depuis longtemps, se sont attachés comme des pieuvres aux flancs de l'incomparable entreprise, espérant la réduire à merci ou lui donner la mort. Ces gens-là crèvent de dépit à l'apparition des choses et des hommes revêtus d'un certain caractère de grandeur. C'est dans leur nature. Ne leur en voulons pas. Ne servent-ils pas d'auteurs de repoussoir aux hommes de hardiesse et de progrès, mis ainsi par comparaison en un relief plus lumineux ?

Autrefois, ces spéculateurs à l'envers proclamaient l'œuvre irréalisable. Devant le témoignage unanime des ingénieurs de France, d'Angleterre, d'Amérique et d'Espagne, il a fallu renoncer à ce procédé de dénigrement ; le truc était usé.

Maintenant, vous les entendez chuchoter que l'argent manquera à l'entreprise. C'est folie ; sous peu de jours le public leur fera une réponse écrasante. Qu'importe, cette catégorie d'opérateurs est incorrigible. Ils ne lâcheront jamais pied.

Le calcul serait pourtant si simple à faire. Il y a autour du Suez et du Panama 350,000 intéressés confiants jusqu'au fanatisme. L'un dans l'autre, ils pourraient bien, s'il le fallait, consacrer chacun 10,000 fr. à l'entreprise qui les honore et les glorifie, tous en les enrichissant. On pourrait ainsi réunir 3 milliards et demi ! C'est quatre fois plus qu'il n'en faut.

Le vendeur à découvert tentera un suprême effort dans sa vaine besogne. Il insinuera que le rendement du Canal sera insuffisant pour rémunérer le gros capital engagé. Les Chambres de commerce, les navigateurs les plus experts lui répondront par ces seuls mots : Cent millions ! cent millions de recettes !

Bientôt, lorsque les actions auront dépassé le pair, nous n'y penserons plus au vendeur à découvert. Il continuera, par fatalité, son travail négatif et subversif, paiera mensuellement ses différences, n'inspirera plus aucune préoccupation et sera devenu sans danger.

Le convertir, il n'y faut pas songer. Depuis l'origine du Canal de Suez n'a-t-il pas existé toujours des vendeurs à découvert ?

Quel brillant succès ce sera la souscription aux 500,000 obligations de 1,000 fr., émises à 450 !

Voilà un capital plus que doublé par avance.

Mais, il y aura beaucoup plus de demandes que de titres ; douter de ce résultat, ce serait mettre en doute l'évidence. Donc, clients qui voulez doubler une partie de votre capital, faites une grosse souscription. Vous nous remercierez de cet avis. Il nous est arrivé d'avoir quelque clairvoyance ; l'événement dira, le 3 août, que le présent article en fait preuve.

OBLIGATIONS DES TRAMWAYS GÉNÉRAUX

Depuis plusieurs années la Compagnie Générale française des Tramways distribue des dividendes à ses actionnaires.

En 1884 et en 1885, ce dividende a été de 10 fr. par action. Voilà déjà une preuve concluante que l'obligation des Tramways Généraux offre toutes les garanties désirables. A la lecture du dernier rapport publié par le conseil, on acquiert la conviction que le titre dont il est question a une place marquée dans les portefeuilles des capitalistes des plus prudents.

Les recettes du dernier exercice ont été de 4 418 392 19

Les dépenses de toute nature se sont élevées à 3 358 322 41

Bénéfice d'exploitation 1 060 069 78

A déduire pour intérêts et amortissements de l'emprunt en obligations 740 150 »

Reste pour bénéfices nets 319 919 78

Il n'est pas inutile de conseiller à nos lecteurs l'achat des obligations Tramways, 6 0/0 ; le prix actuel de ces titres, qui devra sensiblement s'améliorer, est coté à 485 ; le revenu annuel est de 30 fr. par an.

COMMUNALES 1879

Elle remonte à six mois, notre campagne en faveur des obligations Communales 1879.

On cotait 447 50.

Nous disions : Pourquoi ce prix anormal, après le succès prodigieux de l'émission à 485, le 5 août 1879 ?

On hochait la tête, sans trop répondre. — Parbleu ! il n'y avait aucune réponse à faire, aucune objection à présenter contre nos justes remontrances. Le public avait cédé à un égarement passager ; on était en droit de compter sur un retour de confiance et d'élan.

Il ne fallait qu'aider le public ; nous l'aidâmes.

Et voilà comment le prix d'émission a réapparut approximativement à la cote officielle.

Sur un million environ de titres, la différence de 35 fr. dans les cours, représente une plus-value de 35 millions, augmentation de fortune répartie pour une large part dans notre clientèle.

Les chercheurs de gros bénéfices ne nous suivaient pas au début. Ils n'admettaient guère qu'on pût faire un placement à gros revenu sur des obligations du Crédit Foncier. Mais, à force de mettre sous leurs yeux des calculs précis établissant un rendement de 10 0/0, au moins, dans l'hypothèse de la hausse, ils sont venus vers nous, les transactions se sont multipliées, le flottement a été absorbé. Nous voici en présence du fait accompli.

Le dernier prix coté est 481 25.

En bien ! le cours des obligations de séries plus anciennes, les cours des obligations de la Ville de Paris, la cotation même des actions du Crédit Foncier, tout nous autorise à prophétiser maintenant le prix de 500, le pair.

Prenons modestement, par la pensée, un délai de six mois pour atteindre ce nouveau but.

L'acheteur à 485 touchera un coupon de 7 50 en septembre, dont le montant additionné à la plus-value de 15 fr. lui procurera un rendement de 22 50 pour une demi-année, sur un capital de 485.

C'est de l'argent placé à bien près de 10 0/0, à plus de 9 0/0 en tous cas.

On aura participé aux chances de trois tirages de gros lots ; on sera à la veille du détachement du coupon de mars ; on ne verra pas encore, car il y aura comme perspectives le *regainement* du coupon et la hausse future à 525, par exemple, avec d'autres valeurs à lots, ni plus favorisées ni plus solides.

Les capitalistes reporteurs devraient, à la lumière des faits accomplis, d'un passé qui répond de l'avenir, prendre une absolue confiance dans nos prédictions, et se mettre de la partie que nous jouons, de la partie des placements à 9 0/0, qui ont le faux air de placements à très faible rendement. Cela leur profiterait plus que de chercher des reports mensuels à 2 ou à 2 1/2 0/0 l'an.

Qu'ils s'en mêlent ou fassent sourde oreille, les adeptes ne nous seront pas défaut. La *Commune 3 0/0 du Crédit Foncier* n'est-elle pas, par excellence, le titre absorbé chaque jour pour l'emploi des petites économies, celle production où la France ne connaît pas de nation rivale ?

Disons-le, parce que c'est justice. Pour ces petites économies de l'artisan, du domestique, de l'ouvrier, du petit commerçant, il existe deux titres au moins aussi attrayants que la *Commune 1879*.

L'un, c'est l'obligation *Commune 1880* non libérée.

On débourse seulement 209 50 en l'achetant, et le surplus du prix, soit 250 fr., est à payer en trois termes, de six mois en six mois.

L'autre, c'est l'obligation *Foncière de 1883*, non libérée.

On ne débourse en l'achetant que 156 50. Le solde est payable en cinq termes, de six mois en six mois. Ce solde monte à 295.

Puisque ces titres, bien que non libérés, associent leurs propriétaires à la plénitude des chances de tirages, puisque les tirages sont aussi fréquents et les lots aussi importants que pour les *Communes 1879*, ils devraient faire prime.

Or, l'un est coté à 450 50, l'autre à 451 50. Un retard anormal de 30 fr. est manifeste.

Donc, ces obligations non libérées monteront sensiblement. Cela ne fait pas doute.

L'avis est opportun.

Un lecteur avisé en vaut deux.

OBLIGATIONS SARAGOSSE - CUENCA

Les obligations de première hypothèque sur le réseau de Madrid-Saragosse-Alicante se négocient entre 335 et 336.

L'obligation de première hypothèque sur les chemins autrichiens est cotée à 417, et celle de la première série du Nord de l'Espagne à 368.

Il résulte de cette comparaison, que l'obligation Saragosse est en retard injustifié, car cet énorme réseau, le plus important de l'Espagne, donne pleine et entière sécurité à ses créanciers.

Mais là où l'anomalie devient criante et fournit aux lecteurs l'occasion d'un placement avantageux, c'est lorsqu'il relève à la cote officielle le cours de 310 fr., sur les obligations Saragosse, 3^e hypothèque.

Cette 3^e hypothèque sur l'ensemble du réseau du Saragosse, présente une solidité aussi complète que les autres inscriptions.

Ces obligations de 3^e hypothèque sur le réseau de Madrid-Saragosse-Alicante, jouissent en outre d'une 1^{re} hypothèque spéciale sur la ligne d'Aranjuez à Cuenca de 157 kilomètres.

Titres recommandés à la vigilance des acheteurs.

GAZ ET EAUX

Le marché des obligations prend un développement graduel, régulier, duquel nous attendons en pleine confiance, les résultats obtenus sur les *Obligations Brésiliennes*, sur les *Annuités du Nord*, sur les *Communes 1879*, etc.

L'obligation Gaz et Eaux est cotée à 470. Elle a droit absolu au cours de 500. Par parité avec les obligations du type 5 0/0 des autres Compagnies françaises de gaz, nous devons même la voir monter à 520.

Complétons cette courte explication par la reproduction d'un extrait du rapport présenté à l'assemblée des actionnaires :

« L'ensemble de nos diverses exploitations, tant usines à gaz, qu'usines pour l'élevage et la distribution des eaux, s'étend à un parcours de 520 kilomètres.

« Le nombre des becs d'éclairage desservis est de 71,823, en augmentation de 3,924 sur le chiffre de l'année précédente.

« Les états de consommation de charbons donnent 39,400,850 kil.

« Et les états de fabrication du gaz 10,026,966 mètres cubes.

« Le rendement moyen correspond à 277 mètres cubes par tonne de charbon distillé. La moyenne relativement peu avantageuse de ce rendement est due à l'emploi des charbons de Besseges et de Decazeville dans six de nos usines.

« La recette du gaz qui s'était élevée à 2,039,020 42 en 1884, s'est élevée à 2,064,675 95 en 1885.

« L'augmentation est donc de 35,655 53.

« Sa faiblesse est due tant aux abaissements continus des prix moyens de vente qu'à la crise générale qui s'étend à la fois au commerce, à l'industrie et aux entreprises immobilières. »

Pour l'exercice en cours, l'augmentation est beaucoup plus marquée. Cela est d'un haut intérêt pour les actionnaires, mais sans portée aucune pour les obligataires, dont la situation est pleine de sécurité, dans toutes les hypothèses.

On peut trouver aussi solide ; mais il est impossible de faire un placement de solidité supérieure.

CONCURRENCE DES CHEMINS DE FER

Et de la Navigation Maritime

En dehors de la compétition qu'elles ont à subir de la part des réseaux nationaux ou étrangers parallèles, de la navigation fluviale et de la batellerie des canaux, les Compagnies de chemins de fer ont aussi à se protéger contre la concurrence que leur fait la navigation maritime.

Cette concurrence se produit de trois façons différentes :

1^{re} Par le cabotage, qui, suivant les côtes, transporte les marchandises d'un port français à un autre port français. Elle affecte, en ce cas, les tarifs intérieurs ;

2^{re} Par les services maritimes existant entre un port étranger et un port français, et réciproquement. Elle affecte, en ce cas, les tarifs internationaux d'importation et d'exportation ;

3^{re} Par les services maritimes existant entre deux ports étrangers situés de part et d'autre des frontières françaises. Elle affecte, en ce cas, les tarifs de transit.

Un exemple de chacune de ces trois sortes de concurrence nous fera mieux comprendre :

1^{er} Il existe de nombreux services réguliers à vapeur entre Dunkerque, le Havre et Bordeaux. Les Compagnies du Nord, de l'Ouest et de l'Orléans ont donc établi, du Havre et de Bercy à la Seine, 100,000 demi-muids de vins étrangers.

Enfin, il serait inexact de croire que les tarifs de concurrence que cherchent, dans ce cas, à établir — légitimement selon nous — les Compagnies de chemins de fer, intentent avec avantage contre le fret arbitraire des Compagnies de navigation maritime.

Nous en trouvons une preuve frappante dans le rapport du consul général de Belgique en Espagne, publié dans le *Recueil consulaire belge de 1884* (tome XLVI, 5^e livraison). Ce fonctionnaire, qu'on ne saurait taxer de partialité, fait, au cours de son travail, la constatation suivante :

« La France continue à être le grand pays d'exportation des vins d'Espagne. En 1883, ce pays en a reçu 6,189,241 hectolitres, ainsi répartis par bureaux de douane : Paris, 1,402,901 hectolitres ; Cette, 2,191,610 ;

2^o La Chambre de commerce de Paris a, depuis longtemps, protesté contre l'introduction en France des vins espagnols, et est allée jusqu'à incriminer, à ce propos, le patriotisme des Compagnies de chemins de fer.

Or il est, à priori, facile de réfuter l'insinuation, en se demandant quel intérêt peuvent avoir les Compagnies françaises à faire uniquement des sacrifices au profit de 2 ou 300,000 tonnes de vins espagnols, quand elles ont à considérer, avant toutes choses, le trafic, sur leurs réseaux, de 3 millions et demi de tonnes de vins français.

Cependant, dira-t-on, comment se fait-il que, dans la réalité des choses, il existe un tarif de chemin de fer commun aux Compagnies du Nord-Espagnol, du Midi et de l'Orléans, facilitant l'accès de Paris aux vins espagnols, grâce à un prix plus réduit proportionnellement que celui accordé aux vins français ?

Cette question, nous l'avons vue maintes fois se produire. Nous en trouvons une édition nouvelle dans un des derniers numéros du journal bordelais la *Gironde*, formulée en ces termes :

« Messieurs les Députés,

« Les soussignés, propriétaires viticulteurs et négociants du Bordelais et du Midi de la France ont l'honneur de soumettre à votre haute compétence les faits suivants, dans l'espoir qu'ils feront ressortir tout l'intérêt que le vignoble français doit avoir à s'opposer à l'homologation du tarif de pénétration S. 90 E. 194, combiné entre les Compagnies du chemin de fer du Nord de l'Espagne et les Compagnies du Midi et de Paris-Orléans.

« Le 1^{er} juin 1883, ces diverses Compagnies dénoncèrent les tarifs communs existant à cette époque pour les vins d'Aragon et de Navarre à Paris (via Hendaye).

« La Compagnie du Nord de l'Espagne fit son tarif spécial n° 7, et le Midi et le Paris-Orléans établirent leur tarif commun S. 27 E. 51 à base kilométrique de 0,0512, soit 42 fr. la tonne de Hendaye à Paris pour un parcours de 820 kilomètres.

« Quelque temps après, le Midi et le Paris-Orléans, pour des motifs que nous n'avons pas à apprécier, proposèrent de réduire ce prix de 42 fr. à 36 fr. Le Ministre refusa cette homologation, qui s'écarterait trop sensiblement de la base kilométrique établie pour les divers points de production nationale.

« En présence de ce refus, les Compagnies du Midi et de Paris-Orléans ont fini par décider le Nord de l'Espagne à souder son tarif S. 7 avec leur tarif S. 27 E. 51, et sous une forme déguisée représentent à l'homologation la réduction déjà repoussée par le ministre.

« En effet, le Nord de l'Espagne maintient son tarif jusqu'à Hendaye et le soude simplement à un prix invariable de 36 fr. de Hendaye à Paris.

« Ce qui décompose le prix total comme suit :

« De Haro à Paris, 52 fr. la tonne. — La Compagnie du Nord de l'Espagne perçoit 16 fr. ; les Compagnies du Midi et d'Orléans 36 fr. ; total égal, 52 fr.

« De Tudela à Paris, 53 fr. la tonne. — La Compagnie du Nord de l'Espagne perçoit 23 fr. ; les Compagnies du Midi et d'Orléans 36 fr. ; total égal, 59 fr.

« Et les protestataires, dédaignant de cet état de choses particulier que les Compagnies de l'Orléans et du Midi accordent des tarifs à 4 centimes aux vins d'Espagne, alors que les vins de France ne jouissent que de tarifs à 6 centimes, adjurent les députés de « plaider cette cause nationale », et le ministre de ne pas accorder l'homologation demandée par les Compagnies.

Certes, la plainte est tout à fait digne d'attention et mérite d'être examinée attentivement.

Or, que ressort-il d'abord de cet examen attentif ? Un fait constant : c'est que les protestataires ont en vue la sauvegarde des vignobles bordelais, lésés par l'entrée en France des vins d'Espagne.

Et comment peut s'opérer cette entrée en France ? De deux manières : non point par la seule voie du chemin de fer, mais encore bien davantage par la voie maritime. Supprimez la première, il restera la seconde. Et contre cette seconde vous ne pouvez rien, les tarifs de navigation étant à l'absolue discrétion des armateurs.

Le fait est vrai à ce point, qu'à l'heure présente le prix de pénétration des vins d'Espagne de Haro à Paris — (qui, d'après la note précitée, est de 52 fr. par chemin de fer) — est, par la voie maritime, de 42 fr. 50 seulement, se décomposant comme suit :

De Haro à Passages (1) (spécial Norte 7 espagnol) 16 »

De Passages à Rouen (fret de la Compagnie maritime) 20 »

De Rouen à Paris (Ouest français, P. V. 4) 6 50

Total 42 50

Nous ajouterons même qu'il est également facile de se passer du réseau de l'Ouest français pour l'importation des vins d'Espagne ou d'ailleurs, la Seine étant, jusqu'à Paris, la voie de pénétration par excellence.

On peut, du reste, s'en faire une idée en constatant, sur les statistiques officielles, que pendant les deux derniers mois d'avril et mai 1886, le port de Bercy a reçu du Havre et de Rouen, par la Seine, 100,000 demi-muids de vins étrangers.

Enfin, il serait inexact de croire que les tarifs de concurrence que cherchent, dans ce cas, à établir — légitimement selon nous — les Compagnies de chemins de fer, intentent avec avantage contre le fret arbitraire des Compagnies de navigation maritime.

Nous en trouvons une preuve frappante dans le rapport du consul général de Belgique en Espagne, publié dans le *Recueil consulaire belge de 1884* (tome XLVI, 5^e livraison). Ce fonctionnaire, qu'on ne saurait taxer de partialité, fait, au cours de son travail, la constatation suivante :

« La France continue à être le grand pays d'exportation des vins d'Espagne. En 1883, ce pays en a reçu 6,189,241 hectolitres, ainsi répartis par bureaux de douane : Paris, 1,402,901 hectolitres ; Cette, 2,191,610 ;

2^o La Chambre de commerce de Paris a, depuis longtemps, protesté contre l'introduction en France des vins espagnols, et est allée jusqu'à incriminer, à ce propos, le patriotisme des Compagnies de chemins de fer.

Or il est, à priori, facile de réfuter l'insinuation, en se demandant quel intérêt peuvent avoir les Compagnies françaises à faire uniquement des sacrifices au profit de 2 ou 300,000 tonnes de vins espagnols, quand elles ont à considérer, avant toutes choses, le trafic, sur leurs réseaux, de 3 millions et demi de tonnes de vins français.

Cependant, dira-t-on, comment se fait-il que, dans la réalité des choses, il existe un tarif de chemin de fer commun aux Compagnies du Nord-Espagnol, du Midi et de l'Orléans, facilitant l'accès de Paris aux vins espagnols, grâce à un prix plus réduit proportionnellement que celui accordé aux vins français ?

Cette question, nous l'avons vue maintes fois se produire. Nous en trouvons une édition nouvelle dans un des derniers numéros du journal bordelais la *Gironde*, formulée en ces termes :

« Messieurs les Députés,

« Les soussignés, propriétaires viticulteurs et négociants du Bordelais et du Midi de la France ont l'honneur de soumettre à votre haute compétence les faits suivants, dans l'espoir qu'ils feront ressortir tout l'intérêt que le vignoble français doit avoir à s'opposer à l'homologation du tarif de pénétration S. 90 E. 194, combiné entre les Compagnies du chemin de fer du Nord de l'Espagne et les Compagnies du Midi et de Paris-Orléans.

Port-Vendres, 904,162 ; Bordeaux, 595,005 ; Marseille, 317,993 ; Bayonne, 498,331 ; La Rochelle, 59,550 ; Brest, 27,435 ; Nice, 32,058 ; Toulouse, 16,359 ; Dunkerque, 8,272 ; autres bureaux, 62,923.

Or, si l'on veut bien observer que tous ces bureaux de douane sont des ports, sauf Toulouse, on ne peut manquer d'admettre que la voie de mer a dû amener en France 6,109,959 hectolitres de vins espagnols, sur un total de 6,189,241, soit les neuf dixièmes.

PHÉNIX ESPAGNOL

La Union et le Phénix Espagnol comprennent toutes les branches d'assurances : incendie, vie, accidents, maritimes.

BRANCHE INCENDIE

Le total des primes nettes d'annulations s'est élevé en 1885 à 5.832.059 34

Elles avaient été, en 1884, 5.408.067 18

Augmentation pour 1885 423.992 16

Le total des primes nettes d'annulations et de cessions aux réassureurs s'est élevé, en 1885, à 4.676.115 49

Elles avaient été, en 1884, 4.402.151 85

Augmentation pour 1885 273.963 64

Le total des primes à échoir à partir du 31 décembre 1885 est de 29,475,389 fr. 92.

La proportion des sinistres, relativement aux primes nettes de cessions aux réassureurs a été, en 1885, de 48,69 0/0 ; elle n'avait été, en 1884, que de 42,69 0/0.

Le compte de profits et pertes se solde par un excédent de recettes de 1 million 511,752 fr. 95, tout en laissant une réserve pour les risques en cours au 31 décembre 1885 de 1 million 122,267 francs.